

Momus fabuliste, ou les Noces de Vulcain, comédie

Auteur : Fuzelier, Louis (1672 ?-1752)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

106 Fichier(s)

Les mots clés

[Comédie en un acte et en prose](#), [Théâtre](#)

Informations éditoriales

Localisation du document Paris, Bibliothèque nationale de France, 8-YTH-20401 (2)

Entité dépositaire Paris, Bibliothèque nationale de France

Identifiant Ark sur l'auteur <http://ark.bnf.fr/ark:/12148/cb11997130m>

Informations sur le document

Genre Théâtre (Comédie)

Date 1719

Langue Français

Lieu de rédaction Paris

Relations entre les documents

Collection Momus fabuliste

[Momus fabuliste, ou les Noces de Vulcain, comédie en un acte et en prose](#) a pour édition approuvée cet ouvrage

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Édition numérique du document

Mentions légales Fiche : Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)

Éditeur de la fiche Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Contributeur(s)

- Barthélemy, Élisabeth (édition numérique)
- Macé, Laurence (édition scientifique)

Citer cette page

Fuzelier, Louis (1672 ?-1752), *Momus fabuliste, ou les Noces de Vulcain, comédie* 1719

Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 12/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

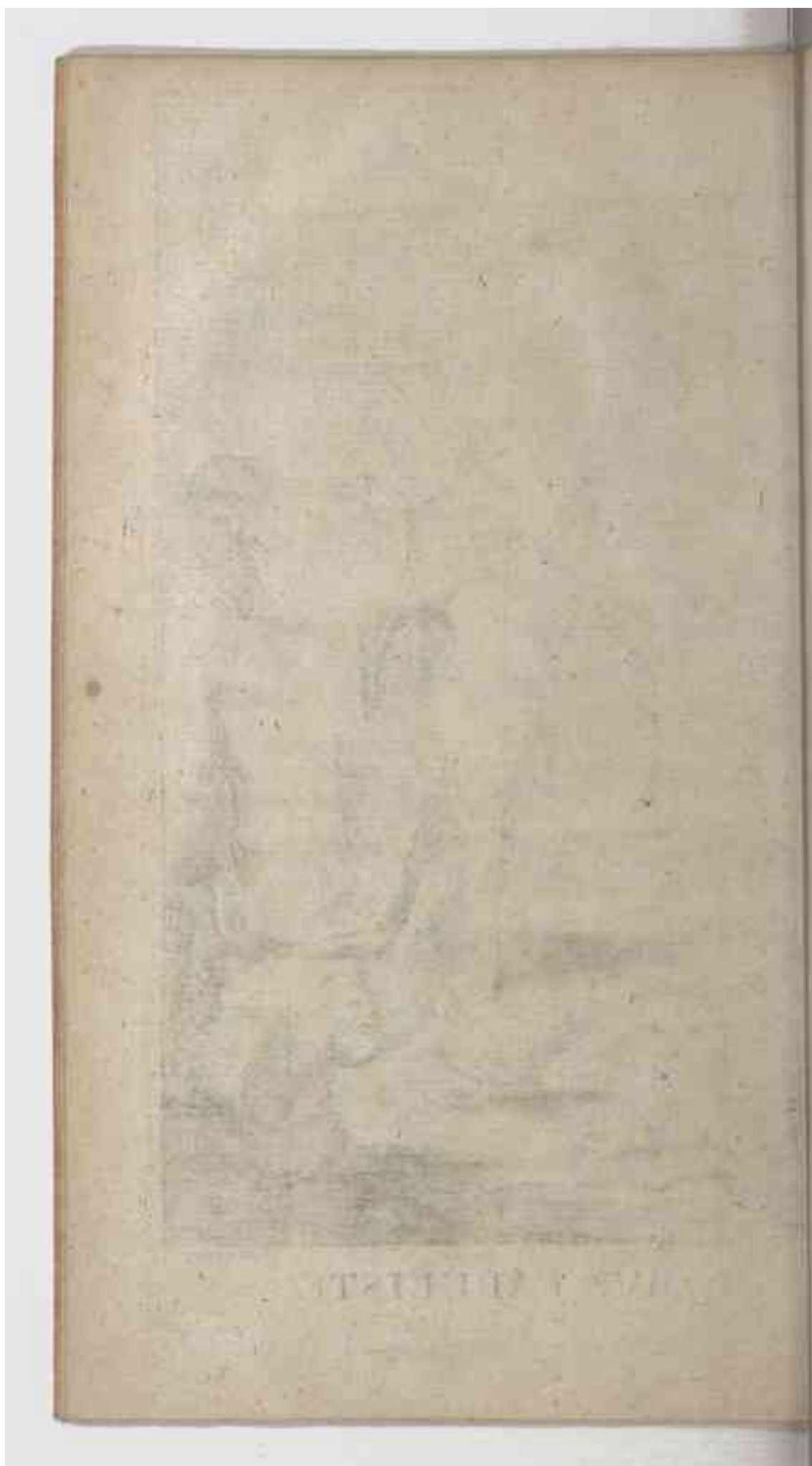
<https://eman-archives.org/Ecume/items/show/82>

Notice créée le 01/04/2020 Dernière modification le 23/05/2023



MOMVS FABULISTE

20401
187





A LA JEUNE
FLORE.



*N dit que Momus Fabuliste
Vous a paru fort amusant .*

*Ce suffrage sera des premiers sur ma liste ;
Ceci n'est point discours de complaisant .
Le préjugé dans les cœurs de votre âge
Sur les plaisirs n'établit point ses loix ;
Vous ne connoissez pas encor son vain
langage*

*Vous qui déjà sçavez l'Anglois ,
L'Italien & le François.*

*C'est la langue de la nature
Qui parle seule à votre esprit :*

Cet esprit des leçons prévenant la culture,
Chaque jour augmente & meurt.
Lorsqu'on vous voit, qui ne s'étonne,
Qui n'est frappé dans ces instans,
De trouver un esprit si voisin de l'Automne,
Avec de doux appas qui n'entrent qu'au
Printemps.

Dans la Scene de la Praline,
Æglé, dit-on, paroît trop fine:
Quoi, s'écrie un Censeur charmé de contrôler,
A dix ans se peut-il qu'on explique une
fable,
Où la Métaphysique à tort vient se mêler?
Si l'on vous entendoit parler,
Ma Scene paroîtroit aussi-tôt vrai sem-
blable.
Vous avez sous vos yeux des modèles par-
faits:
En vous de leur mérite on distingue les
traits:
Si vous leur devez la naissance

Que ne fait point pour eux votre reconnois-
sance ?

Imiter leurs vertus c'est paier leurs bienfaits.¹
Je n'entreprendrai pas de peindre ici vo-
charmes :

Cupidon ne craint plus qu'il lui manque de
armes :

Que de talens divers secondent vos attraits !
Que d'agrémens, sur-tout, brillent dan-
votre dance !

De pas fins & legers, une juste cadence.

Terpsicore feroit fort bien

De suivre désormais vos traces :

Votre geste ravit comme votre entretien,

Et vous ne faites jamais rien

Que de concert avec les Graces.

Revenons à Momus, ce Fabuliste heureux :

Jusqu'ici son destin a surpassé ses vœux :

Son essai nouveau sur la Scene

A flaté l'Auditeur, mais sa victoire est vaine,

*Si ses vers sont pros crits par le Lecteur
matin.*

*Puisse sous votre nom sa Muse protégée,
Recevoir du Public encor de la Dragée :
Les Auteurs ont toujours assez de chicotin.*

FUZELIER.



P R E F A C E.

LA reconnoissance m'engage à rendre compte au Public des raisons qui m'ont déterminé à ne pas me déclarer l'Auteur d'une Comédie qu'il a si extraordinairement favorisée. Je dois aussi m'excuser d'avoir trompé dans cette occasion jusqu'à mes amis les plus particuliers ; j'espère qu'ils me le pardonneront aisément : si le mensonge n'est criminel qu'à proportion de l'importance des vérités qu'il déguise, on ne peut pas mentir plus innocemment que je l'ai fait. J'ai voulu voir quel dessein auroit Momus *Fabuliste*, indépendamment des idées bonnes ou mauvaises attachées à mon nom, car on définit bien ou mal les Auteurs, & les moins connus n'échappent pas à l'esprit de critique qui regne souverainement aujourd'hui. J'ai voulu risquer de m'entendre censurer par mes amis si ma pièce tomboit, pour m'assurer si elle réussissoit le plaisir d'être loué par ceux qui ont résolu de ne me pas estimer. Il n'étoit ques-

à iij

P R E F A C E.

tion que de me taire pour arriver à mon but ; quoique les Muses ne soient pas ordinairement discrettes, sur-tout quand le Public s'avise de les cajoler, la mienne a sçu être assez raisonnable pour résister à la démangeaison de parler, dans des instans où chacun à l'envi s'efforçoit de lui faire rompre le silence & de lui dérober son secret. Cette épreuve est dangereuse pour l'amour propre, & je ne sçai si je voudrois en tenter une seconde. Lorsqu'un Auteur désavoue un Ouvrage qu'il a fait, cette sorte d'*incognito* l'expose à des scenes qui ne le surprennent pas agréablement ; quand la sincérité ne se gêne pas, la vanité souffre toujours de sa conversation. Si les Auteurs prenoient le parti que j'ai hasardé, ils ne seroient pas si contents d'eux-mêmes ; ils apprendroient ce qu'ils ignoreroient toute leur vie, & connoitroient exactement à combien ils sont appretiez par le Public.

Pour moi j'ai été heureux en ne montrant que mon Ouvrage ; il s'est rencontré assez original pour exciter la curiosité d'en sçavoir l'Auteur ; je me suis bien gardé de le découvrir, & de dévoiler un mystere qui redoubloit l'empressement de tout le monde pour ma Comédie. Il

P R F A C E.

faut avoüer que la Coqueterie est aussi nécessaire aux Poëtes qu'aux Belles. Le manége d'une Belle lui fait plus d'Amans que sa beauté, le manége d'un Poëte lui fait plus de Partisans que son mérite ; le fard de la Belle trompe le cœur par les yeux, le fard du Poëte trompe l'esprit par les oreilles ; enfin le secret infailible de piquer les hommes est de les surprendre. Souvent dans un Bal on rencontre une femme de sa connoissance pour qui l'on n'avoit jamais rien senti ; c'est qu'on la voyoit à visage découvert ; inconnüe, elle enchante sous le masque, ceux qui la regardoient sans attention, quand elle ne se voiloit pas à leurs regards, les voilà transportez, enflamez pour un objet qui sçait les inquiéter avec adresse ; ils pressent vivement la Belle de se démasquer, tant qu'elle les refuse, leur empressement se soutient, augmente même, la Belle est-elle assez simple pour les croire, que devient leur vivacité en reconnoissant une personne que le préjugé n'a jamais embellie pour eux ? leur passion tombe avec son masque. Voilà le Bal que je me suis donné pendant les représentations de Momus *Fabuliste* : cette manœuvre nouvelle m'a rendu plus Philo-

P R E F A C E.

sophe encore que je ne l'étois , & m'a prouvé évidemment qu'il nous est impossible de connoître les véritables sentimens des hommes sur notre chapitre dès que nous nous présentons nous-mêmes pour les apprendre ; la politesse qu'ils pratiquent même avec les Auteurs leur fait toujours trahir la vérité , & l'usage les autorise à louer jusqu'à ceux qu'ils méprisent. J'ai composé une fable sur la politesse qui ne vient pas mal ici. La Préface de Momus *Fabuliste* ne doit pas être sans fables.

Les Animaux Polissés

F A B L E.

AUX animaux soi disant raisonnables ,
Les autres se trouvant en tout presque semblables
S'entredirent, voisins, Polissons nos forêts ,
Car à la politesse près
Nous tenons fort de l'homme ; achevons la copie ,
Apreons la civilité.
Aussi-tôt une vieille Pie ,
Ouvrant un bec peu consulté,

P R E F A C E.

S'écria, c'est bien dit, ayons des mœurs civiles,
Faisons des complimens, sont-ils si difficiles ?

Au premier venu j'en ferai.

La Pie auroit été tout le jour sans se taire ;

Lorsque la Poule , autre Commere ,

L'interrompit , disant , chez vous je menerai

Très-bonne compagnie , & j'y rassemblerai

L'Ours , la Vache , la Gruë & l'Ane , enfin ma
chère ,

Nous serons gens choisis. Un si sage dessein

S'executa le lendemain.

On arrive , on s'embrasse & sans ordre on ca-
quette ;

Sur les lieux communs on se jette ,

Ensuite on sert l'encens , chacun en a sa part.

Le col de Dame Gruë aussi long qu'un Billard ,

Tout haut se nomme une fine encolure ,

Et tout bas un fuseau de vilaine tournure.

La Poule au gosier bavard ,

Reine des voix glapissantes ,

Faisant avec la Pie un duo babillard ,

On leur dit en baillant qu'elles sont amusantes.

L'Ane affectant de braire d'un ton doux ,

Malgré l'épais maintien de la Vache nourrice ,

Feint de la croire une Génisse ,

Et traite de blond son poil roux.

Delà saluant l'Ours , Seigneur , qu'en dites-
vous ?

P R E F A C E.

Cette Vache est bien bête ! elle croit , que je pense.

Ce que je lui disois par pure bienfiance :
Dans le Mirebalais nous sommes des galans
Qui flatons fort le sexe : avec vous , je vous jure,
Rien n'oblige à mentir. Quelle aimable figure !

Je vous trouve des yeux brillans ,
Une taille mignone , une pate charmante ;
Oùi , j'oserois gager cent chardons contre
trente ,

Que même à des regards contre vous prévenus,
Vous paroissez de loin l'Épagneul de Venus.

À ces mots le Baudet se tait & rit sous cape ,

Trouvant l'Ours un Ours mal leché.

L'Ours , dans les complimens à son tour empêché ,

Lui répond d'un ton de Sarrape ,

Maître Martin , en verité ,

J'ai vû maint Ane débâté ,

Sans vouloir faire ici d'emphase ,

Nul n'égale , ma foi , votre legereté ;

Un Baudet de votre air est une nouveauté ,

Apollon vous prendroit pour le cheval Pegase ;

Puis regardant la Vache avec un air malin ,

Madame , lui dit-il , voyez Maître Martin ,

Le fripon paraphé d'une large écorchure ,

Porte écrit sur son dos qu'il a volé des choux ,

Beau titre pour venir figurer avec nous.

P R E F A C E.

Doit-on mêler ainsi noblesse avec roture ?
C'est le monde & sa bigarure ,
M'allez-vous dire ; oh ! bien , cette variété
Ne pique pas un Ours de qualité.
Ainsi le Cercle entier masqué par fourberie
S'entre-loïoit humainement ,
Faisant tout haut un compliment
Et tout bas une raillerie,
Je gage que dans ce moment
Frapé d'un portrait véritable
On se croit en visite en lisant cette fable.

On se croit en visite , & l'on s'ennuie
peut-être : je ne suis pourtant pas enco-
re prêt de finir. Je reviens à l'heureux
mystère que j'ai fait de mon nom. Cette
conduite m'a prouvé qu'il y a peu d'es-
timeurs exacts des talens & de leurs
productions , & que les vérifications de
style sont presque aussi incertaines que
celles de l'écriture. J'ai remarqué cent
fois que bien des gens jugeoient de la
Pièce par le nom de l'Auteur , & non
pas de l'Auteur par le mérite de la Pie-
ce. Mais dès qu'un Ouvrage paroît sans
le certificat de sa naissance, chacun s'em-
presse de lui faire une Genealogie à son
gré. Si cet Ouvrage obtient le bonheur
de plaire généralement , chacun alors

P R E F A C E.

iul donne pour Pere l'Auteur qu'il estime le plus , & dont son entêtement a fait l'apoteose. Cette façon passionnée de juger des Ouvrages d'esprit a donné à Momus *Fabuliste* plus d'une illustre origine. On l'a fait naître dans la Robe, dans l'Epée , & même dans le Cloître. Quelques Dissertateurs poussant plus loin leurs Analyses ne m'ont laissé faire chez moi que la Prose , & ont fait faire mes Fables en Ville. Je ne sçai pas trop pourquoi ils m'ont voulu ôter le talent de versifier ; lorsqu'on ne possède que la rime , c'est un si mince apanage qu'il y a de l'inhumanité à en dépouiller un Poëte. Quel spectacle réjouissant m'a procuré ma discretion, que de Rolles différens la prévention a joié devant moi ! quel plaisir de tromper ces prétendus Gourmets des Théâtres qui décident si hardiment sur les récoltes du Parnasse. J'ai essayé de les caractériser dans la fable qui suit.



P R E F A C E.

Les prétendus Gourmets.

F A B L E

Certain Cabaretier possédoit un vignoble ;
Tantôt fameux , tantôt ignoble.
Rien n'a de prix constant , pas même la vertu ;
Comment fixeroit-on celui de la vendange ?
Et-il un seul goût qui ne change ?
Le tout mûrement débattu ,
Que fait notre supôr du Dieu de la Bouteille ?
De l'essai craignant le danger ,
Loin d'afficher son nom il se feint étranger ,
Et vous fait débiter le produit de sa treille
Par un fort habile garçon
A séduisante voix , s'entendant à merveille
A faire valoir le bouchon.
Cent prétendus Gourmets volent à la boutique,
Et s'informent d'abord du terroir de ce vin ;
On leur en fait mystère , & chacun d'eux s'ap-
plique
A le définir , mais en vain.
L'un en le savourant s'écrie ,
Ah ! c'est du Bourguignon ! l'autre , il est
Champenois.
Fy , dit un tiers , malin Sournois ,
Qui le croit d'un Marchand qu'avec soin il dé-
crie ;

P R E F A C E.

Eh ! fy donc, c'est du vin de Brie :
Encore est-il au bas Messieurs, je n'y connois...
Trouvez-vous bon qu'on s'oppose à cet arrêt
terrible,

Lui réplique un vrai Connoisseur,
Je croi ce vin d'un tel... d'un tel ? est-il possible !

Interrompt un froid Jaseur,
D'un ton orgueilleux & grave,
D'un tel ! a-t-on jamais vû sortir de la cave

Un vin pareil à celui que voilà ?
Peste ! on ne vous sert pas ici de la Piquette !
Ce vin seroit d'un tel ! que vous nous citez-là

Une franche Guinguete !
A ces mots le Cabaretier
Se montrant à leurs yeux
Prouve à son arrivée,
Qu'ils n'entendent pas leur mérior,
Que seul il a fait la cuvée,
Du vin qu'avec plaisir nos raisonneurs ont bû
Et qu'enfin, sans mélange il est tout de son cru.
Ainsi quelques Gourmets sçavans sur l'éti-
quette,

Jugent du rouge & du clairer
Par l'enseigne du Cabaret,
Et décident des vers par le nom du Poëte.

Cette fable contient une vérité que
l'on m'a rappelée plus d'une fois dans

P R E F A C E.

Des lieux où l'on ne me connoissoit pas
là j'entendois tantôt exalter mon Ou-
vrage aux dépens de mon nom, & tan-
tôt avilir mon nom aux dépens de mon
Ouvrage. Les uns croyant Momus *Fa-
buliste* une Piece excellente ne vouloient
pas qu'elle fût de moi, les autres la
soupçonnant de moi ne vouloient pas
seulement qu'elle fût bonne. Au reste
je ne prétens citer ici que ces importuns
arbitres des Theatres qui font profes-
sion de ne vouloir jamais avoir tort dans
leurs conjectures, quoique la Providen-
ce ne s'embarasse pas trop de les veri-
fier. Quant aux personnes que leur nais-
sance, leurs emplois, & des talens ne-
cessaires à la société, attachent à des
soins importants, elles peuvent se mé-
prendre à la façon d'une petite Come-
die sans interesser la gloire de leur dis-
cernement, elles font fort bien de ne
pas employer la justesse de leurs réflé-
xions à découvrir quel est le véritable
Auteur d'un essai comique, elles sca-
vent en faire un usage plus noble & plus
utile. Ces longues & ennuyeuses Dis-
sertations sur le chapitre d'un Ecrivain
sont le partage de ces Commentateurs
bruyans, qui se font un Cabinet litte-
raire de tous les Caffez, & qui là re-

P R E F A C E.

gardent comme convaincus de leurs opinions tous ceux qu'ils en ont étourdis. Je n'entreprendrai pas de relever ici toutes les absurditez de ces Messieurs au sujet du soin que je prenois de me cacher. Les motifs qu'ils ont imputé à mon silence est une idée très-assortissante aux rares genies qui en sont les Inventeurs : C'est un article qui ne mérite pas d'être réfuté. Mais ils ont affecté de semer dans le monde que ma Piece étoit remplie de traits odieux contre l'Auteur des fables nouvelles. Il est bien-aisé de me justifier de ce reproche, & je le fais en imprimant *Momus Fabuliste* tel qu'il est sorti de mes mains. On verra qu'on n'avoit supprimé sur le Théâtre que de legeres plaisanteries qui tomboient sur des mots, & non pas sur des mœurs. La critique enjouée des Ouvrages d'esprit a de tout temps été permise. On n'a point vû autrefois l'Illustre Monsieur Racine se plaindre des Parodies de Titus & de Phedre ; on ne l'a point vû solliciter la suppression d'une phrase qui ne plaisoit pas à son amour propre : Les vers de Monsieur Racine sont pourtant bien aussi respectables que d'autres. Tout jeune & tout vif qu'il est, le brillant Auteur d'Oedipe, n'a-t-il pas suivi

P R E F A C E.

ce glorieux exemple de modération ; il a laissé patiemment travestir le Heros de sa Tragédie , il a ri de la Mascara-
de avec le Public.

Les bons esprits n'ignorent pas les privileges de Momus, & que s'il lui est permis ne peindre les vices , il est encore plus en droit de peindre les défauts dès qu'il se renferme dans les bornes prescrites par la sagesse de Themis. Mais quelles précautions peut-on prendre contre des Visionnaires obstinez qui veulent voir absolument tout ce qui n'existe point. Ils osent mettre des noms aux portraits généraux que Thalie expose sur le Théâtre , & soutiennent hardiment que le pinceau du Poëte a voulu représenter les personnes qu'ils jugent à propos d'indisposer contre lui. Et d'où vient cette haine maligne ? d'un trait qui leur aura paru lâché contre leurs Opuscules ? & troubler le calme profond dont ils jouissent sur les Quais de la Ville. C'en est assez pour les déterminer aux représailles les plus envenimées , ils débitent partout que l'on est un Satirique sans égard , que l'on n'épargne qui que ce soit , comme si (en leur accordant par complaisance qu'on les a raillez puisqu'ils n'en veu-

P R E F A C E.

lent pas démordre) comme si, dis-je, être capable de tirer sur eux, concluoit que l'on est d'un caractère à insulter des gens raisonnables. J'espère que cette digression sur des sujets assez inconnus me sera pardonnée dans un temps où le Public m'accorde tant d'estime ou tant d'indulgence. Je sçai que les Orateurs mal intentionnez qui exercent leur éloquence sur mon chapitre n'occupent pas des auditoires bien distinguez; je sçai que dans les Cercles où le bon goût préside, ils ne sont ni écoulez ni lûs; mais le hazard peut tout faire. La calomnie se glisse souvent où n'entreroit pas le calomniateur; la louange marche en tortue, & la calomnie a des aîles; elle peut en un moment voler du grenier d'un Ecrivain envieux jusqu'aux Palais des Princes. De plus il n'est pas difficile de décrier sur de certains chapitres les enfans d'Apollon: le préjugé dépose contre eux, & très-souvent la raison confirme les dépositions du préjugé. Une Muse enjouée passe bientôt pour maligne, & pour peu que les faux rapports se mettent de la partie, cette prétendue malignité devient aux yeux de la prévention une méchanceté averée. La réputation de l'esprit nuit presque toujours

P R E F A C E.

à celle du cœur. On ne nous passe jamais une bonne qualité que l'on ne nous en attribue aussi-tôt deux ou trois mauvaises. Les hommes avarés de leur estime ne l'abandonnent jamais sans réserve qu'à eux-mêmes ; ils ne louent les autres qu'avec des restrictions , & ne commentent guere de panegerique dans la conversation qui ne finisse par une épigramme. Sur ce pied là quand la Cabale se charge officieusement de peindre un Auteur , son portrait doit être joli ; sur-tout , quand c'est un Auteur peu répandu qui évitant avec soin de lire ses ouvrages , perd tout le fruit qu'il pourroit tirer des conseils délicats des personnes éclairées de la Cour & de la Ville , & risque outre cela d'acquiescer une réputation d'indocilité ; tout le monde n'étant pas obligé de sçavoir que c'est par prudence qu'il ne lit pas ses vers , & que la nature ne l'a pas doüé d'un de ces gosiers harmonieux & séducteurs qui servent quelques Poëtes mieux que leur plume.

Il est temps de terminer ce discours ; La Préface seroit plus longue que le livre & l'on s'imagineroit que je prétens m'ériger en Faiseur de discours. Apprenons pourtant aux Lecteurs que

P R E F A C E.

Les applaudissemens qu'ils ont donnez à ma Comedie quand ils étoient Auditeurs, n'ont point enivré mon cerveau, & que le succès des representations ne me rassure pas sur les périls de l'impression. Ce ne seroit pas ici la premiere Piece qui auroit réüssi sur le Théâtre & échoüé à la lecture : les exemples sont aisez à citer, cela ne demande pas des recherches bien éloignées : je souhaite de ne pas grossir le nombre de ces citations-là. Je finis par une petite fable qui prouvera au Public que j'ai l'honneur de le connoître, & par conséquent que ses bontez ne m'empêcheront pas de le craindre, si j'ose me présenter une seconde fois devant lui sur le même Théâtre.

Le Chat & les Sapajous.

F A B L E.

UN Matou tricolor avoit à son service
Deux ou trois Sapajous vouëz à ses plaisirs :

Le soin d'occuper ses loisirs

Leur fournissoit de l'exercice.

Par mille jeux badins qu'ils changent tous les
jours

P R E F A C E.

Chacun à l'envi s'étudie
De lui donner la Comedie,
Lorsqu'il est content de leurs tous
Le Rominagrobis fait pate de velours :
Mais si l'un de nos Panzomimes
Se dément une fois, l'impatient Marou
Etend la griffe & prend pour ses victimes
Les oreilles du Sapajou,

Poètes, vous qui sur la Scene
Suivez Thalie & Melpomene,
Des faveurs du Public ne vous targuez jamais ;
Il applaudit tant qu'on l'amuse ;
Vient-on à l'ennuyer, près de lui rien n'excuse ;
Aujourd'hui de l'encens & demain des siflets.



ACTEURS.

JUPITER.

NEPTUNE.

APOLLON.

MARS.

PLUTUS.

VULCAIN.

MERCURE.

MOMUS.

JUNON.

VENUS.

ÆGLE' Nimphe d'Hebé.

UN MINISTRE du Destin.

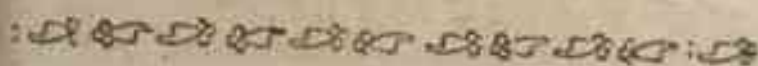
*La Scene est dans les avenues du Palais
du Destin.*

MOMUS



MOMUS
FABULISTE.
OU LES NÔCES.
DE VULCAIN.
COMEDIE.

*Le Theatre represente les avenues du
Palais du Destin.*



SCENE I.

JUPITER, MOMUS.

JUPITER, *après s'être promené en rêvant.*



Junon !

MOMUS.

Que veut dire cette exclamation ?
Jupiter adresse-t-il à présent les
vœux à sa femme ? ce fruit seroit
assez nouveau pour elle.

A

2 MOMUS FABULISTE,
JUPITER.

O Venus !

MOMUS.

Ah ! voici la véritable Déesse de votre cœur. Depuis six mois que cette enchanteresse Venus est sortie de la mer, il y a bien du dérangement dans les têtes divines. Les habitans de l'Olimpe plus parez qu'à l'ordinaire ne sont presque plus reconnoissables par l'ajustement, ils ne sont plus varieez que par le ridicule.

JUPITER.

Oça, toi, Momus, qui n'approuve rien, peux-tu ne pas trouver Venus la plus charmante divinité du monde ? n'efface-t-elle pas toutes les beautez de ma cour par l'éclat de ses yeux ?

MOMUS.

Et par sa maniere de les tourner.

JUPITER.

Non, rien n'est comparable aux attraits de Venus !

MOMUS.

Non, rien n'est comparable à l'inconstance de Jupiter !

JUPITER.

Que je me repens d'avoir épousé Junon ! comment ai-je pu subir le joug d'un mariage d'une éternité ? quelle chaîne !

MOMUS.

Ce sont les galeres perpétuelles. Mais je vous trouve ici dans les avenues du Palais du Destin, ne venez-vous point plaider devant lui en séparation ? ce petit plaisir-là devrait être du moins réservé pour les Dieux & interdit aux hommes, qui jouissent seuls des beaux privileges du veuvage.

JUPITER.

Ce qui m'inquiete n'est pas de répudier ma femme.

MOMUS.

Effectivement cela ne doit pas vous inquiéter ; à la formalité près la pauvre Junon est très-répudiée ; il y a quatre ou cinq mille ans que vous faites lit à part.

JUPITER.

La voilà bien malade.

MOMUS.

Une femme le seroit à moins.

JUPITER.

Tous les Dieux à marier charmez de Venus veulent chacun en faire leur épouse

MOMUS.

Et tous les Dieux mariez veulent chacun en faire leur maîtresse ; on peut accommoder cet affaire-là, n'est-ce pas ?

JUPITER.

Je la traîne en longueur, car j'en sçai les conséquences. Il ne s'agit pas seulement pour Venus de sçavoir à qui elle se marira, il est question de décider surtout si elle sera Déesse du ciel ou de la mer. En attendant la décision du procès, on a mis la belle en sequestre dans le Palais du Destin ; je n'ai encore osé le consulter sur tout ceci : s'il faut absolument que la Déesse se marie, je m'arrange pour lui faire épouser le fils de Junon, Vulcain.

MOMUS.

O le sage arrangement. On vous y reconnoît.

JUPITER.

J'aimerois pourtant mieux que la Déesse restât fille . . .

MOMUS *riant*.

Rester fille & être maîtresse de Jupiter . . .

JUPITER.

Sçais-tu que je suis furieusement las de tes plaisanteries ?

A ij

MOMUS FABULISTE,
MOMUS.

Vous ne vous lassez pourtant pas de les faire naître.

JUPITER.

Tous les Dieux généralement se plaignent de talan gue.

MOMUS.

Et moi je me lôle de la leur. Elle fournit à la mienne de quoi s'égayer.

JUPITER.

Tu te fais une maligne occupation de me relapiner moi-même, & cela depuis une infinité de siècles.

MOMUS.

Et cependant je n'ai pas fait encore la moitié de ma besogne.

JUPITER.

Quelle insolence ! oh bien, je vous défend de parler davantage de moi & des autres Dieux, ni en bien ni en mal.

MOMUS.

Pour en bien j'obéirai très-punctuellement.

JUPITER.

Je perds patience. Mais que me veut ce Ministre du Destin ?



COMEDIE.

SCENE II.

JUPITER, MOMUS, UN
MINISTRE du Destin.

LE MINISTRE du Destin.

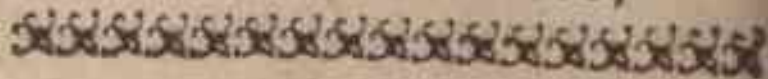
O Jupiter, le Destin, mon maître & le vô-
tre, vous ordonne de venir au plutôt à
son hôtel, où il veut décider aujourd'hui quel
fera le séjour & le mari de Venus.

JUPITER.

Vous pouvez m'annoncer au Destin, je vais
vous suivre.



6 MOMUS FABULISTE;



SCENE III.

JUPITER, MOMUS.

MOMUS.

O H! pour le coup la coquetterie de Venus est à quia. Depuis qu'elle est dans le Ciel en attendant mieux, tous les Dieux amusés par ses mines les interprètent chacun en leur faveur; cela me mortifie moi: je voudrois parmi cette foule d'amans pouvoir distinguer les malheureux pour leur faire des complimens de condoléance; peut-être vous en faudra-t-il un tantôt à vous quand vous sortirez de l'audience du Destin?

JUPITER.

Quoi, encore?

MOMUS.

Voici une grande journée. Il est question de fixer une Coquette; c'est le grand œuvre cela.

JUPITER *distrain*.

Venus paroît deviner mes intentions.

MOMUS.

Ne vous ferez-vous pas donner un coup de peigne avant que d'aller chez le Destin? vous y trouverez Venus sans doute? quand une belle personne a une cause à faire juge, telle ne manque pas de se présenter au barreau; elle y sert quelquefois plus que son Avocat.

JUPITER *haut à part*.

J'apprehende que le Destin ne soit contraire à mes vûes. . . .

MOMUS.

Faites solliciter Junon pour vous.

COMEDIE.

JUPITER.

Momus vous m'excedez.

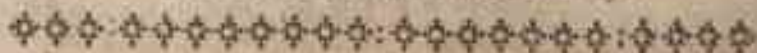
MOMUS.

Je n'ai fait que nommer sa femme & le voilà tout transporté.

JUPITER.

C'en est trop, vous abusez de ma patience.... oh! bien, si j'apprend que d'ici à demain vous lâchiez une seule parole satirique, non seulement contre moi, mais encore contre le moindre des Dieux, vous pouvez vous assurer que sur le champ je vous bannis pour jamais du Ciel, j'en jure par le... *Bas.* Non je n'en veux pas jurer par le Srix. *Haut.* Adieu souvenez-vous que j'ai chassé une fois Apollon de l'Olimpe, & qu'il fut réduit à garder les moutons.





SCENE IV.

MOMUS *seul.*

JE croi qu'il a juré par le Stix ; il n'y a pas ici à badiner ; quand un Dieu jure par le Stix , il ne peut violer son serment , sur-co un serment amoureux. Ne me voilà pas mal , être banni pour jamais du Ciel , ou être vingt-quatre heures sans médire ; quelle cruelle alternative ! Mais Jupiter ne défend que les discours à mon esprit satirique . . il ne lui défend pas les pensées. Pensons . . eh ! comment produire les pensées sans parler ? . . . bon , il me vient une idée originale . . . heureuse . . . commode . . . Inventons des fables . . . Ne nommons pas les Dieux , mais empruntons hardiment pour eux les noms des animaux , des hommes , tout cela est égal. « Je pourrai aussi introduire sur la scène les meubles ; je ferai parler le Miroir aux belles & la Tabatiere aux petits maîtres , peut-être même serai-je assez heureux pour trouver parmi les plantes quelques Phénixes potager digne d'être présenté à Jupiter . . . oui , devenons *Fabuliste* , puisqu'on me contraint de l'être , je n'ai que cet expédient pour soulager ma bile , & pour frauder impunément la loi qu'on vient de m'en faire. Me voici posté à merveille pour le métier que j'entreprends aujourd'hui : tous les Dieux & les Déeses attirés par l'amour ou la curiosité ne vont pas manquer de se rendre au palais du Destin , c'en est ici la route la plus frayée. Oh ! que je vais enfanter de fables ! je n'aurai ma foi pas besoin de prologues pour grossir mon livre.



SCENE V.

MOMUS, MERCURE.

MERCURE *à part.*

DE confident de Jupiter auprès de Venus,
je suis devenu son rival ? je ne suis pas le
seul dans le monde qui allie ces deux emplois-
là.

MOMUS *à part.*

Mercury paroît, & il m'est défendu de mé-
dire ! voilà ce qui s'appelle une situation.

MERCURE.

Bonjour, Momus.

MOMUS.

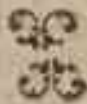
Bonjour Mercure, quelles nouvelles ?

MERCURE.

Je n'ai jamais vu Jupiter si amoureux.

MOMUS.

Et si . . . ouf, j'ai pensé laisser sortir une
vérité toute nue, & cependant je suis obligé
d'habiller toutes celles qui s'offrent aujourd'hui à moi, qu'il m'en va coûter de drape-
rie !



~~~~~

## SCENE VI.

MOMUS, MERCURE, NEPTUNE.

NEPTUNE *à part.*

**A**llons de bonne heure au temple du Destin, & . . . *Haut.* Oh ! oh ! que fait ici avec le sincere Momus, mon neveu Mercure, qui est un fourbe fiesfé.

MERCURE.

Mon oncle Neptune ne farde pas ses neveux.

MOMUS.

Honneur au Dieu de la mer.

NEPTUNE.

Bonjour, Momus. Vous, mon neveu Mercure, parlez, mon frere Jupiter prétend-il toujours faire mauvais ménage avec sa femme & galantiser Venus, qui doit être la mienne selon toutes les apparences ?

MOMUS.

Voulez-vous que je vous dise la verité ? votre frere est un franc . . . *Se reprenant.* Vous l'aimez fortement, vous, cette charmante Venus ?

NEPTUNE.

Ce n'est pas sans raison que je l'aime, elle a de certains égards pour moi.

MOMUS.

Et quels sont ces égards s'il vous plaît ?

NEPTUNE.

Oh ! nous sommes discrets nous autres marins. Il seroit joli que le Dieu des Poissons ne sût pas se taire.

COMEDIE.  
MERCURE.

13

Il est aisé d'être discret quand on n'a rien à dire.

NEPTUNE.

Vous voulez me tirer les vers du nez ; vous êtes un fripon , mon neveu , Momus en conviendra.

MOMUS.

Pardonnez-moi , j'ai fait une partie de mentir jusqu'à demain , je vais louer tout le monde.

NEPTUNE.

Par ma foi , Momus devient raisonnable ; j'en suis ravi ; je vois qu'il approuvera les prétentions que j'ai sur le cœur & la main de Venus. Peut-on m'en disputer la possession ? C'est une Déesse née dans mon empire , & je suis son Tuteur juridique.

MOMUS.

Vous êtes le Tuteur de Venus , & vous voulez l'épouser ?

NEPTUNE.

Je vous en réponds.

MOMUS.

Vous aurez mon étrenne ; écoutez une petite fable , Seigneur Neptune.

FABLE I.

*Le Saumon Tuteur.*

Certain Saumon , Tuteur d'une Anguille  
legere ,  
Près de qui barbotoient cent poissons amou-  
reux ,  
Vouloit triompher d'eux.

Pardevant un Notaire,

Le droit de son amour lui paroissoit fort sur ,

Je suis Tuteur de la belle ,

*Ergo* , je suis son futur ,

Disoit-il , car j'ai sur elle

Une autorité grande & presque paternelle :

C'est un titre ecla pour se faire adorer , , ,

Dans le moment nôtre imbecile ,

Muni d'un si beau titre alla se déclarer

A sa chere Pupile.

Du Tuteur quel fût le destin ?

Il surprit la jeune commere ,

Avec un Eturgeon dans la chaîne legere

D'un mariage clandestin.

Il vouloit se fâcher , citer son droit de pere ,

Fy donc , lui dit un loup marin ,

Procureur des Poissons , vous plaideriez en vain ;

Ignorez-vous pauvre cervelle ,

Que le fils de Venus n'est jamais en tutelle ;

Et que les cœurs que ses traits ont frapés

Sont tout d'abord émancipés ?

MERCURE à Neptune.

Mon oncle , comment trouvez-vous cette fable ?

NEPTUNE.

Fort impertinente.

MERCURE.

Et pourquoi prenez-vous le parti du Saumon ? C'est un sot animal de croire que le nom

de Tuteur simpatise avec celui d'Amant.

MOMUS.

Apprenez, Mr le Saumon, que les titres pour être aimé doivent se trouver dans le cœur de l'objet qu'on aime, & que c'est là que l'Amour enferme ses archives.

NEPTUNE.

Momus, mon neveu, je pense que vous osez railler le Dieu des mers ? *Les menaçant de son Trident.* QUOS EGO !

MERCURE.

Je croi sans vanité que l'aimable Pupile de mon oncle Neptune, n'oubliera pas le genie universel du neveu, quand il faudra qu'elle se donne un mari. Venus & Mercure se conviennent, on ne peut pas mieux.

MOMUS.

C'est la convenance la plus parfaite qu'on puisse rencontrer.

MERCURE.

Je suis de tous les Dieux celui qui rassemble le plus de talens opposez. Patron des Avocats, Conducuteur des morts, Protecteur de ces habiles Acquereurs du bien d'autrui qui ont des patrimoines dans tous les Pays où il y a des gens volables, enfin messager du maître des Dieux & du fils de Venus, qui sçait mieux que moi le chemin des cœurs ? Si l'Amour est le Dieu des Amans, Mercure est celui des Confidens.

MOMUS.

Dans le tems que les animaux parloient, ils aprenoient aussi des métiers : & voici, [un peu d'attention vous Seigneur Mercure] voici ce qui arriva à un Renard de ma connoissance qui se vantoit fort de la multiplicité de ses talens.

## FABLE II.

*Le Renard.*

UN Renard fort content de son petit mérite,

Charmé d'une Renarde excellente à croquer,

Loin de s'humilier en amant hypocrite,

S'amusoit à lui croniquer

Tous ses rares talens par ordre méthodique;

Dans son recit peu laconique,

Il entassoit cent faits confus;

Quand soi-même on travaille à son panégyrique

On est toujours diffus.

Je sçai, lui disoit-il, voler avec adresse,

Dans la pate j'ai la souplesse

D'un Huissier natif de Domfront:

Faut-il fourber, je mens avec délicatesse:

Dans mes discours adroits, je surpasse, dit-on.

Les complimens fleuris d'un emprunteur Galcon.

Pour les traitez de Citere

De la part de Cupidon

Fin Plenipotentiaire . . .

Vous voulez dire Courtier,

Repliqua la Renarde, oh ! bien, c'est trop  
vous taire,

Qu'on peut savoir plus d'un métier

Et ne pas savoir l'art de plaie.

Monsieur l'Agent d'Amour, par maint certi-  
ficat,

Vous m'instruiriez en vain de votre adresse  
extrême,

Vous m'avez l'air d'un Avocat

Qui perd sa cause en plaidant pour lui-  
même.

NEPTUNE.

Il me semble que le Renard est encore  
mieux assaisonné que le Saumon. Qu'en di-  
tes-vous mon neveu?

MERCURE.

Je dis... je dis que je n'ai pas le tems de  
me mettre en colere. Je vais au Palais du  
Destin chercher Venus.

NEPTUNE.

Est-ce comme Dieu des Confidents? ...  
*Mercurus fert & Neptune le suit.*

MOMUS.

Où courez-vous Seigneur Neptune?

NEPTUNE.

Je cours auprès de ma Pupile. Je crains que  
ce Renard-ci ne croque la Poule.



## SCENE VII.

MOMUS.

**C**ela ne va pas mal; l'invention est merveilleuse pour éluder la défense de Jupiter: ... on dira peut-être que mes fables ne sont que satiriques... eh! mais, la satire n'est-elle pas instructive, & de plus réjouissante? ma foi, fasse des fables purement morales qui le jugera à propos; pour moi, je me garderai bien de prendre ce ton-là, il ne réussit pas. De plus que peut-on exiger de moi. Je ne suis qu'un *Fabuliste* de hazard de qui l'on ne doit pas attendre des idées abstraites, enchaînées géométriquement dans des vers sages & dictés seulement par la Philosophie. Oh! oh! voici deux bons Acteurs qui me viennent; Plutus & Vulcain, les jolis animaux pour figurer dans un apologue.



SCENE



## SCENE VIII.

MOMUS, PLUTUS, VULCAIN.

VULCAIN à Plutus.

**M**A foi, Monseigneur Plutus, vous n'avez pas les yeux du raisonnement plus ouverts que ceux de votre tête.

PLUTUS.

Ma foi, maître Vulcain, votre esprit boite aussi-bien que votre corps.

MOMUS à part.

Plutus & Vulcain se mêlent de plaisanter ! depuis que Jupiter m'a défendu de faire ma charge de railleur ; je croi que tous les Dieux l'exercent par commission.

VULCAIN à Plutus.

Le Destin est trop sage pour vous donner Venus ; si c'étoit une grisette, il pourroit charger Plutus du soin de la meubler.

PLUTUS.

Le Destin est trop sage pour masier Venus sans son consentement, & en ce cas on sçait le pouvoir que Plutus s'est acquis sur les belles ; si vous l'ignorez, Momus vous l'apprendra, il est sincère.

MOMUS.

On m'a fait commandemens de ne l'être plus ; ainsi vos divinizes ne risquent rien à me faire parler.

PLUTUS.

Tenez Momus, ce vilain Directeur de Cico-

B

18 MOMUS FABULISTE,  
plus-là prétend me disputer la main de Venus,  
à moi, plus souverain du monde que l'époux  
de Junon, puisqu'on ne l'encense que pour ob-  
tenir mes graces par son credit, à moi plus  
souverain des cœurs que l'Amour même, puis-  
qu'il manqueroit toutes les conquêtes qu'il en-  
treprend sans les flèches d'or qu'il tire de ma  
caisse. Ne remarquez-vous pas que je suis  
assiégé par toutes les belles . . . .

VULCAIN.

Qui savent l'Aritmerique.

PLUTUS.

Ce misérable Pieton celeste ose entrer en-  
comparaison avec moi, qui de tous les Dieux  
suis sans contredit le mieux en équipage, avec  
moi qui ai tant de valets noirs & blancs, tant  
de Grisons au Royaume du Perou, . . .

MOMUS.

Et tant de Courtiers dans la Province de  
Quinquempoix.

PLUTUS.

Avec moi de qui le porte-feuille vaut cent  
fois mieux que celui d'Apollon.

VULCAIN.

Oh ! pour le coup Plutus vous ne couchez pas  
gros.

MOMUS.

A propos du porte-feuille d'Apollon, sça-  
vez-vous que je suis devenu Poète ?

PLUTUS.

Momus Poète ! gare les Vaudevilles. Vous  
allez remplir tout le Ciel de *flon flon*.

MOMUS.

Voulez-vous voir un échantillon de ma rei-  
ne, Seigneur Plutus ?

PLUTUS.

Dites, dites, je me connois à tout, moi ; car

j'achette de tout. On ne manque de rien quand  
on ne manque point d'argent ; on a des bijoux,  
des meubles, de la bonne chère, de l'esprit...

VULCAIN.

On voit bien que l'esprit vous coûte, vous  
ne le prodiguez pas.

MOMUS.

Taisez-vous donc Vulcain, vous me volez.  
Tenez, voici mon échantillon.

### FABLE III.

#### *Le Singe dépouillé.*

**A**U siècle où les animaux  
Raisontoient ainsi que l'homme,  
Ils en avoient les défauts :

Vicieux au même taux  
Modique n'étoit la somme.

Un vieux Singe thesauriseur,  
Près de qui chaque jour soupiroit plus d'un  
cœur

Pour les beaux yeux de sa Cassette,  
Riche animal, très-propre à faire un époux  
Au goût d'un père, non au goût d'une fillette,  
Pensoit charmer les gens que touchoient ses  
ducats :

Tel à son coffre fort doit souvent les appas  
Qu'il croit devoir à la Nature.

Notre singe bercé de si forte imposture,  
Bij

N'accordoit qu'aux flatteurs le droit de l'ap-  
cher.

Les Rossignols chantoient à son petit coucher ;  
Les Péroquets rimeurs lui consacroient leurs  
Odes ,

Les Renards souples & commodés  
Lui fournissoient la poule au lieu de la gruger ;  
Et plus d'une Guenon d'avances très-peu chiche,  
Pour lui plaire achetant plus d'un attrait pos-  
sible ,

Al'envie couroit l'assiéger,  
Le Magot se croioit aimable autant que riche,  
Dans le livre des Comptes faits ,  
Tout autant que d'écus il se trouvoit d'attraits,  
S'estimant au total un enfant de Citere ,  
Nouvellement sevré.

Il devint fat profès , insolent avéré ;  
Voyez où monte l'insolence ,  
Elle est sans manquer d'un degré  
Le Termometre de finance.

Un jour on dépouilla le Singe de son or ;  
En voyant partir le Trésor ,  
Adieu les Chantres , les Poètes ,  
Et les Iris guenons , tant Blondes que Bru-  
nettes ;

Tout suivit les écus , tout quitta le Magot ;  
Il ne lui restat rien qu'un vieux minois fort sot.

VULCAIN *regardant Plutus.*

Qu'un vieux minois fort sot, Monseigneur  
Plutus a-t-il besoin d'un miroir ? se reconnoît-  
il ?

PLUTUS.

Bon, ce n'est pas moi que cette fable regarde,  
cela ne peut convenir qu'à quelqu'Agent de  
change prêt à voyager *incognito*. Je ne me re-  
connois point là.

VULCAIN.

Ce n'est pas la faute de Momus.

MOMUS *à part.*

J'enrage ; ces gros richards , à force d'être  
gratez par le vin de Champagne & les flatteurs ,  
ne sentent pas plus les épigrammes que le vin  
de Bourgogne , on ne les pique point , à moins  
qu'on ne leur serve des satires à l'eau-de-vie...

PLUTUS.

Croyez-moi mon pauvre Vulcain , retour-  
nez à votre forge , & ne vous mêlez plus d'ai-  
mer, cela ne vous sied pas.

VULCAIN.

Cela ne me sied gueres plus qu'à vous ; mais  
je me rends justice , je sçai que je ne suis pas  
beau. Cependant tout boueux que je suis , je  
pourrai bien épouser Venus à votre barbe do-  
ctée.

PLUTUS.

Vous espérez bien hardiment.

VULCAIN.

Je n'ai pas de coffre fort , mais j'ai la pro-  
tection de Jupiter ; il m'a promis de me faire  
le mari de Venus.

MOMUS *à part.*

C'est qu'il en veut être l'Amant. *Haut.* Puis-  
que vous avez la protection de Jupiter , vous  
méritez bien la façon d'une fable nouvelle.

Que cela soit intelligible au moins.

MOMUS.

Oh ! je suis moi un Fabuliste tiré au clair.  
» Je n'aurai jamais l'affront d'être commenté.  
» Jugez-en Seigneur Vulcain.

## FABLE IV.

### *L'Ane marié.*

**J**adis noble Courtier par avis de parens,  
Epousa sans amour ; c'est l'usage des grands.  
Le nouveau Marié paroïssoit d'encolure  
A marcher son chemin : c'étoit un franc Cour-  
rant ;

Dans les haras galans connu par son allure,  
On ne l'y voyoit pas galoper en badaut ;  
Il y caracoloit, puis décampoit, en somme

Notre cheval vivoit en homme,  
Constance n'étoit son défaut.

Un jour de gentille cavale  
Il devint amoureux. Sa chaîne conjugale  
Ne l'embarrassoit pas, mais de fringans che-  
vaux

S'étoient déclaré ses Rivaux :  
Si l'un d'eux épouse l'Infante.  
Cela recule son attente ;

Rarement le Favori  
Chez un aimable Mari.

Etablit d'abord son gîte :

Quoique près d'un Epoux l'amour passe bien vite

On l'aime au moins huit jours , & ce retardement

Tout court qu'il est , impatiente

Un Galand d'humeur pétulente

Et curieux du dénouement.

Tel étoit Dom Courfier : partant usant d'adresse ,

Le Drôle fait si bien qu'à sa gente Maîtresse

Il marie aussi-tôt un baudet son vassal ,

Qu'il protège avec droit comme simple animal ,

Promettant un époux nullement équivoque ,

De qui la structure baroque

Dispense une Epouse d'aimer ,

Et cela sans délai : tant bien l'a sçu former

Dame Nature

Pour être enfin

Mari qu'on juge à sa figure

Digne d'avoir un bon voisin.

Horoscopons un peu : j'aperçoi des oreilles

Aux enfans du Baudet qui ne sont pas pareilles

A celles du Papa ; s'il va les mesurer

S'en apetecevra-t-il ? je n'en voudrois jurer.

VULCAIN *tiant.*

Vous avez raison ; il ne faut jamais jurer de rien.

MOMUS FABULISTE.  
PLUTUS.

Oh ! que Vulcain prouve clairement la justesse de cette fable, lorsqu'il se méconnoît dans le bandet. . . .

VULCAIN.

Bauder vous-même, Seigneur Plutus, il y a plus d'ânes parmi vos Financiers que parmi mes Forgerons. Vous avez beau plaisanter, je me flatte d'être aujourd'hui l'Époux de Venus.

PLUTUS.

Eh ! bien dans neuf mois peut-être, nous aurons des oreilles à mesurer à qui maître Aliboron ne trouvera pas le superflu des siennes. *Il sort.*

VULCAIN.

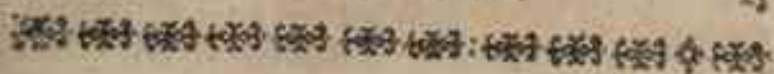
Mesurez tant qu'il vous plaira, je n'entends rien à tous ces mesurages-là moi. Adieu mon cher Momus, je crains que Venus ne s'ennuie de mon absence.

MOMUS *riant.*

Cette crainte est fort bien fondée. Parbleu il faut que je suive Vulcain, la façon dont il exprimera les tendres inquiétudes qu'il croit avoir excitées dans le cœur de Venus pourra me fournir une fable singulière.



SCENE II



## SCENE IX.

MARS *seul.*

**M**Omus, Momus.... il court, je gage ;  
chercher la nouvelle que je lui voulois  
aprendre , & qui m'éfraye tout Mars que je  
suis. Le Destin a dans ce moment pronon-  
cé son Arrêt ; il laisse à Venus le choix de  
son Epoux & de sa demeure , & lui défend de  
différer ce choix qui m'intrigue furieusement.  
C'est dans une heure & dans ce lieu même que  
la Déesse doit opter entre tous les Adorateurs  
de ses charmes. J'apprehende fort qu'elle ne  
m'honore de la préférence. Venus est aimable,  
mais elle m'aime, je ne sçai pas comment  
j'ai pu souhaiter un moment de l'épouser.  
... Mais voici un de mes plus redoutables  
Rivaux. Le blondin Apollon. Il est poudré  
jusqu'aux jarrets ; c'est le grand goût du  
temps.





## SCENE X.

MARS, APOLLON.

APOLLON *sans voir Momus.*

**R**E'vons un moment sous ces verds ombra-  
ges aux charmes de Venus, & à ma ten-  
dresse. Helas! que je serois heureux si je pou-  
vois devenir l'époux de cette aimable Divini-  
té! quels yeux vifs & touchans! quelle taille  
galante! quels doux attraits! oh! si je les pos-  
sede, que je composerai de vers à leur loüange!

MARS *à part.*

Voyons un peu ce qu'il pense de l'oracle du  
Destin. Abordons-le. (*A Apollon.*) Ah! Sei-  
gneur Apollon, que vous voilà propre!  
quelle frisure simetrisée! vous devez avoir  
employé bien des papillotes, & vous faites  
bien de ne les pas épargner, vous avez de  
reste du papier qui n'est bon qu'à cela.

APOLLON.

Mars est toujours insultant.

MARS.

Et vous toujours doucereux.

APOLLON.

Vous me raillez. Vous n'ignorez pourtant  
pas que le sexe aime les beaux esprits.

MARS.

Où dans leur Bibliothèque, mais dans leur  
ruelle, elles aiment mieux les Guerriers.

APOLLON.

Les Guerriers sçavent-ils amuser les Dames?

MARS.

Eh! non vraiment ils ne les amusent pas.

APOLLON.

C'est le bel esprit qui façonne le cœur des belles, qui leur apprend le pouvoir de leurs charmes, qui les célèbre dans ses ouvrages...

MARS.

Ey donc, la maîtresse d'un Guerrier est cent fois plus connue que celle d'un bel esprit.

APOLLON.

Il est vrai que les Guerriers ne taisent pas plus leurs amours que leurs exploits. La Gazette est la Confidente de toutes leurs affaires.

MARS.

A vos discours, je comprends que vous vous flattez d'accomplir aujourd'hui l'oracle du Destin. Ma foi, si vous épousez Venus, votre Lire l'endormira.

APOLLON *riant*.

Vos trompettes la réveilleront.

MARS.

Riez tant qu'il vous plaira. La musique guerrière pique plus que vos tons langoureux, & j'ai un Timbalier en Thrace qui, je gage, divertirait mieux les filles de son quartier que ne feroient les neuf Muses ensemble.

APOLLON.

Allons, Mars, je le voi, vous comptez d'épouser Venus.

MARS.

Moi, non. Je me suis consulté, je ne vaudrien pour le mariage; j'aime trop les femmes.

APOLLON.

Fort bien.

MARS.

Et Venus aime trop la fleurlette. Je ne ferois pas d'humeur à voir cajoler paisiblement

C ij

28 MOMUS FABULISTE,  
mon aimable Epouse , & à lire avec elle les  
Madrigaux de ses Galans ; je jetteroïs quelque  
Dieu par les fenêtres.

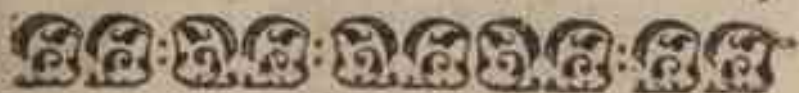
APOLLON.

Quoi , vous renoncez à l'himen de Venus ?

MARS \* *Ironiquement.*

Je m'aperçoi dans ce moment qu'elle vous  
conviendra mieux qu'à moi. Vous êtes paci-  
fique vous , prudent Appollon , vous ne vous  
vengerez des insultes conjugales qu'à coups  
d'épigrammes. \* Tenez si vous me faites la  
cour , jeprierai Venus de vous choisir pour ma-  
ri ; j'ai quelque petit crédit auprès d'elle . . .  
Mais , Momus vient ici , confiez-lui vos pei-  
nes , c'est un Dieu fort consolant.





## SCENE XI.

MARS, APOLLON, MOMUS,

MOMUS *sans les voir.*

J'ai perdu mon temps là-bas. Je n'ai trouvé que Silène yvre ; j'ai commencé à lui reciter une fable ; il l'a écoutée assez paisiblement , & s'est endormi à la morale. Mais (*apercevant Apollon & Mars.*) je trouve heureusement Apollon & Mars. Ne manquons pas ceux-ci, j'y perdrois trop.

MARS.

Ah ! vous voilà, Momus ; faites compliment au Dieu du Parnasse, il va se marier ; il a déjà fait tirer pour le festin quinze douzaines de bouteilles d'eau d'hipocrène.

APOLLON.

C'est bien à Mars à me railler, un Dieu qui n'a que la cape & l'épée.

MOMUS.

Voilà des discours de Rivaux.

MARS.

Je me connois trop pour entrer en concurrence chez le sexe avec Apollon ; je ne pourrois pas tenir contre ses vers, je déserterois.

APOLLON.

On vous auroit bien de l'obligation ; l'ennui déserteroit avec vous.

MARS *riant.*

Le blond Phœbus me traite d'ennuieux ! je n'ai pourtant jamais été à son école.

C iij

Vous ne feriez pas mal d'y venir, on vous  
corrigerait de bien des défauts.

MARS.

Morbleu je n'ai encore trouvé que vous qui  
m'ait parlé de défauts : Tout le monde me  
loue, on se relaie pour m'admirer.

MOMUS.

Oserois-je dire un petit apologue à Mars  
l'admiré ?

MARS.

Eh ! quoi Momus, vous qui vous moquez  
éternellement de nous, vous vous amusez à  
faire des vers ? sçavez-vous bien que c'est nous  
donner à tous notre revanche ?

MOMUS. *à Apollon.*

Prenez-là. Voici mes vers. Un Lion ....  
aurez-vous le temps de m'écouter.

APOLLON.

Où, Venu que j'avois abordée à deux pas  
d'ici m'a prié de ne la pas suivre pour éviter  
les mauvais discours ...

MARS.

Que vous lui auriez tenu.

MOMUS.

Silence.

## FABLE V.

### *Le Lion petit Maître.*

UN Lion, jeune, brave, étourdi, que-  
relleur,

Portant longue crinière en boucles naturelles,

Petit maître des bois fort connu des femelles,

Par ses tons petulans, par sa brusque valeur

Primoit dans les forêts d'Afrique :

Toujours prêt d'en médire on le louoit tou-  
jours,

On n'osoit débiter que son panegirique,

Et même il imposoit à la langue des Ours ;

C'est, comme qui feroit taire un Cassé causti-  
que.

Vanité sorte avec son train

Logeant dans la tête du Sire

Lui dit que son mérite est exempt de faute,

Que ne croit pas un esprit vain

Quand on le flatte ?

Le Lion applaudi rend le son omoplate,

Reçoit les Tigres même avec un air hautain,

Sans daigner leur tendre la pate.

Mais un jour dans son antre il trouve ce qua-  
train

Sensé, mais dangereux ouvrage,

Que l'Auteur, animal très-sage,

N'avoit pas écrit de sa main ....

APOLLON,

J'attens le Quatrain avec impatience.

MOMUS,

Tranquillisez-vous, le voilà.

D'un éloge éternel que la vérité biffe

Veux-tu savoir le prix certain ?

Fier animal guerrier, fais toi rogner la griffe,

Et puis attends l'encens : tu n'en auras un  
grain.

C iij

APOLLON.

Voilà une fable que je trouve aussi bonne.

MARS.

Que si vous l'aviez faite, n'est-ce pas.

APOLLON.

Je lui donne mon approbation.

MARS.

Parbleu, je l'approuve aussi moi cette fable-là.

MOMUS à Mars.

En voulez-vous une copie ?

MARS.

Oùda, je la relirai volontiers.

APOLLON.

Plus vous la relirez &amp; moins elle vous plaira, &amp; alors gare la griffe.

MARS.

Je vous pardonne vos applications en faveur de l'indifférence que Vénus a pour vous.

APOLLON.

Vénus a trop de goût pour ne pas m'aimer. Oubliez-vous sans me narguer ici de mes autres talens, que je suis le maître de cet art enchanteur qui fait parler aux hommes le langage des Dieux.

MARS.

Oh ! la Poésie à présent n'a pas plus de cours chez les Belles que chez les Banquiers.

APOLLON.

Est-il rien de plus touchant que ma Lire, &amp; de plus séducteur que ma voix ?

MOMUS.

A propos de voix, vous me faites souvenir d'un certain Rossignol, qui, à cela près qu'il ne buvoit que de l'eau, étoit le plus parfait Musicien du monde. Il comptoit sur ses chants pour s'insinuer dans le cœur d'une jeune Li-

COMEDIE.

note ; apprenez le destin de ses chansons &  
de son amour.

FABLE VI.

*Le Rossignol amoureux.*

DANS un bosquet du Pinde habite un Ros-  
signol.

MARS.

Dans un bosquet du Pinde ! oh ! oh ! ce Ros-  
signol est voisin d'Apollon, vous verrez qu'ils  
auront de la simpatie.

MOMUS à Mars.

Eh ! de grace, arrêtez ! a-t-on jamais vu  
le Commentaire marcher devant le Texte ?  
quel dérèglement !

MARS.

Passiez, Monsieur le Texte, passez, le Com-  
mentaire vous suivra de près.

MOMUS.

Dans un bosquet du Pinde habite un Rossignol.

Doué d'un gosier méthodique,

Chantant à livre ouvert la plus docte musique.

Tant en B-quarre qu'en B-mol,

Et composant lui-même air tendre & roma-  
tique,

En A-milz, B-fasi, G-resol.

Le fredonnant Oiseau dans ces belles retraites.

Croioit par sa cadence & ses brillans refrains

Humilier les Setains.

Et séduire les Fauvettes ;

Il pensoit leur apprendre en moins d'une leçon

A soupirer à l'unisson,

Il rencontra pourtant un jour une Linote

Qui le fit bien changer de note ;

(Tous les cœurs ne sont pas le prix d'une  
chanson)

Lorsque l'ingrate trop aimée

Alloit voltigeant sous l'Ormeau,

Sur le ton douxereux d'un opera nouveau

Notre Chantre disoit à sa belle emplumée.

*Momus chante les vers suivans tirez du  
sommeil d'Isse, Opera de Monsieur  
de la Mothe.*

*Que d'éclats ! que d'attraits ! contentez-vous mes  
jeux,*

*Parcourez tous ses charmes ;*

*Payez-vous s'il se peut des larmes.*

*Qu'on vous a vu verser pour eux.*

A ces tendres accens le regard interdit,

La Linotte charmée aussi-tôt répondit :

Chantez beau Rossignol, chantez toujours de  
même,

Ah ! vous m'attendrissez ... pour le Moineau  
que j'aime.

Vos tons futez m'ont sçu ravir,

Je me croiois dans les bois de Citere,

Chantez l'Amour, c'est votre affaire.

Mais laissez aux Moineaux le soin de le servir.

MARS à Apollon.

Monsieur le Rossignol, voudriez-vous bien me mettre cette fable-là en musique ?

APOLLON à Momus.

Momus, Momus vous devriez ménager Apollon, puisque vous êtes dans le goût de composer des fables.

MOMUS.

Bon, bon, on a bien affaire de vous pour pour cela. Sans les rimes on prendroit mes fables pour de la prose, & il y a même des gens qui malgré les rimes soutiennent que ce ne sont point des vers. C'est une façon de Poésie de mon invention, dont les Muses ne se mêlent point. (*Mars rit.*) Vous en riez, mais je vous promets pourtant que la mode en viendra dans les siècles futurs. Il naîtra des Poètes sen-  
tes senlez, amis du vrai, du riant, du gra-  
cieux & du familier, enfin des Poètes tran-  
quilles, de qui les vers seront aussi compas-  
sés qu'un Greffier solaire.

MARS.

Quel animal est-ce qu'un Greffier solaire, »

MOMUS.

C'est ainsi que nous autres Fabulistes en-  
joliez appellons un Cadran au Soleil, Apol-  
lon qui est le Dieu du jour, m'a d'abord en-  
tendu.

APOLLON.

Ma foi non, je ne connoissois pas encore »  
mon Greffier. » Mais dites-moi un peu Momus,  
que venez-vous de nous prophétiser ?

MOMUS

Des choses sûres, & que j'ai lûes moi-mê-  
me sur l'Agenda du Destin.

## APOLLON.

N'y avez-vous point là par hazard que je serois le mari de Venus ? car enfin je suis à present le meilleur parti du Ciel.

## MARS.

Le meilleur parti du Ciel ! un Poëte & un fou !

## MOMUS.

*C'est même chose, & j'aurois honte  
D'un pléonasme décidé.*

## APOLLON.

J'espère pourtant. Je viens de parler à Venus, elle m'a prié gracieusement de m'éloigner, en me promettant que lorsqu'elle décideroit son mariage, je serois. . . .

## MARS.

Son Faiseur d'épitalame. Adieu, je vous laisse en liberté d'y travailler, je crois que vous le ferez avec plaisir, car j'ai lu dans un livre nouveau que vous étiez l'obligant Apollon. Au reste ne me regardez plus comme votre Rival. Venus ne me charme plus, la gloire seule m'enchanté.

## MOMUS.

*Mars, vous aimez la gloire, & c'est bienfait à vous. ( Mars sort. )*

## APOLLON à part.

Comme le Dieu Mars me traite ! Voilà la récompense d'avoir souvent loué ce petit brutal-là plus qu'il ne meritoit. Et vous Monsieur le Fabuliste, je me vangerai, je vous en réponds, je rendrai compte à Jupiter des beaux ouvrages que vous débitez, & de plus je vous annonce que si jamais vous faites imprimer vos fables vous serez bien houspillé.

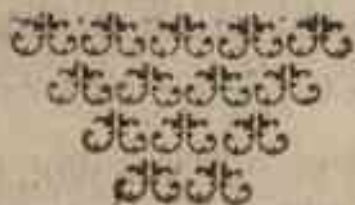
Je prendrai du secours, je me couvriray d'armes défensives, je me plastronnerai de belles images. »



SCENE XII.

MOMUS *seul.*

**M**A foi ; tous les Dieux n'ont pas le sens commun ; jamais ils n'ont été si ridicules. Jupiter prend bien son tems pour m'inrerdire la raillerie. Sans la ressource des fables, j'aurois fait une jolie figure aujourd'hui. Chut. Venus approche. La bonne besogne qui se presente-là,





## SCENE XIII.

MOMUS, VENUS.

VENUS *à part.*

J'ai vu de loin Junon qui me cherchoit, je pense, car elle quittoit son Epoux. Sauvons-nous ici & rêvons à mon sort.

MOMUS *à part.*

Venus rêve ! aime-t-elle ? non, sa rêverie a plutôt l'air d'une réflexion que d'un sentiment.

VENUS *toujours sans voir Momus.*

Quel oracle gênant on m'a prononcé ! le Destin m'ordonne de me choisir moi-même un Epoux, & il ne me donne qu'une heure pour me déterminer !

MOMUS *à part.*

Elle reste long-tems seule ! cela m'étonne. Une aimable Coquette doit-elle avoir le loisir de rêver ?

VENUS *à part.*

Tous les Dieux soupirent pour moi & ne m'attendrissent pas . . . Je les écoute tous depuis Jupiter jusqu'à Vulcain ; cela m'amuse ; je perdrai ce plaisir-là si je me marie . . . Peut-être. Cela dépendra du choix que je ferai. Qu'il est embarrassant ce choix ! qu'il m'attriste ! je ne sçai pas encore quel Epoux j'aurai, & cependant il me déplaît déjà.

MOMUS *l'abordant.*

L'avez-vous nommé ?

COMEDIE.  
VENUS.

Qui?

MOMUS.

Votre mari.

VENUS.

Hélas !

MOMUS.

A-t-on jamais soupiré au mot de mari ? quelle incongruité ! parlez-moi franchement vous choisirez Mars ?

VENUS.

Me conseillerez-vous de prendre un mari qui n'auroit que l'hiver à donner à sa femme ?

MOMUS.

L'année n'est pas trop longue au Calendrier d'une jeune Epouse. Et dites-moi un peu, préférerez-vous pas Apollon ? c'est un blondin...

VENUS.

Il m'affadit... ouf,

MOMUS.

Quoi l'idée seule du Dieu du Parnasse vous fait bailler ?

VENUS.

Eh ! ne voyez-vous pas que c'est Junon qui me vient relancer jusqu'ici.



16 MOMUS FABULISTE.

SCENE XIV.

MOMUS, VENUS, JUNON.

MOMUS *à part.*

**I**L y aura ici quelque procès de ma compétence. Junon regarde attentivement Venus, je parie que Junon pense à Jupiter.

JUNON.

Eh ! bien Déesse, avez-vous choisi un Epoux ?

VENUS.

Pas encore.

JUNON *aigrement.*

Pas encore ! pas encore ! quelle lenteur ! j'en pénètre la cause.

VENUS.

La cause de ma lenteur n'est-elle point la cause de votre vivacité ?

JUNON *plus aigrement.*

Vous plaisantez ? Vous feriez mieux de me demander mes sentimens sur votre conduite.

VENUS.

Vos sentimens ? je les sçai.

JUNON *très-aigrement.*

Et qui a pu vous en instruire ?

VENUS.

Votre ton de voix.

JUNON *encore plus aigrement.*

Mon ton de voix ! mon ton de voix !

MOMUS *à part.*

Qu'il est tendre & touchant !

JUNON.

Mon ton de voix vous a donc dit que je vous  
conseillois d'épouser quelque Dieu marin, &  
d'aller

d'aller au plus vite habiter sous les ondes avec  
les Tritons & les Marfouins.

MOMUS *bas.*

Elle met Venus en bonne compagnie.

JUNON.

Finissez, finissez tout ce commerce de co-  
queretterie qui étoit inconnu dans le monde  
avant votre naissance. Car sçachez qu'avant  
votre naissance toutes nos Déeses étoient pru-  
des...

VENUS.

Elles étoient donc bien ennuyeuses.

JUNON.

L'esprit seul regnoit dans nos conversa-  
tions.

MOMUS.

Et que faisoit le cœur ?

JUNON.

Il écoutoit les leçons de l'esprit. On le nour-  
rissoit dans nos cercles de bonnes & longues  
dissertations sur l'estime, sur la délicatesse, sur  
le respect...

VENUS.

Que d'opium ! le cœur n'en crevoit-il pas ?

JUNON.

Le cœur ! on lui servoit de ces Romans pu-  
diques où la passion la plus vive n'arrivoit à  
son but qu'après avoir franchi douze gros To-  
mes... Vous les avez furieusement abrégés !

MOMUS.

Pour la commodité des Lecteurs.

JUNON.

Tenez, demandez à Momus ce qu'on dit de  
la vie que vous menez. Parlez Momus, parlez.

MOMUS *à part.*

Elle me veut mettre de moitié de ses médi-  
sances, quelle générosité !

D

JUNON.

Parlez donc, Momus.

MOMUS.

Jadis regnoit une Levrette...

JUNON.

Il est bien question de cela.

MOMUS.

De grace auguste Junon, écoutez une fable  
que j'ai composée, le fait est de votre compé-  
tence, *sy peins le mérite d'un chien.*

JUNON.

Voilà un fort fort compliment.

MOMUS.

C'est une galanterie de *Fabuliste*. Vous  
ignorez donc que je le suis devenu ? oh ! bien,  
je vais vous le prouver par un apologue des  
plus modernes. Il est intitulé *la Levrette co-  
quette.*

JUNON *à part.*

La Levrette coquette ! je crois deviner son  
dessein. (*Haut.*) Contez-nous, Momus, con-  
tez-nous l'aventure de votre Levrette.

VENUS *touchant à ses cheveux & se mirant.*

Où, contez, tandis que je racoinmode ma  
coiffure.

MOMUS *à part.*

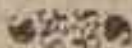
Voilà l'attention des Déeses quand on leur  
parle de morale.

JUNON.

Dépêchez-vous donc, je sèche, je sèche.

MOMUS.

Je vais commencer. Mes Dames, faites-  
moi l'honneur de vous taire si vous le pouvez.



## FABLE VII.

*La Levrette Coquette.*

**J**adis regnoit une Levrette,  
Belle : on manque les cœurs avec de la beauté ;  
Mais la Friponne étoit habilement coquette,  
Ce talent-ci fondeoit sa souveraineté.  
Marquise étoit son nom , dans les chenils  
vanter,  
Epagneuls & Bichons , vieux Barbets , Matins  
même,  
Sur cent tons differens lui japoient, je vous  
aime,  
Tantôt elle écouloit les chiens au grand colier,  
Et tantôt les Roquets. . . .

**JUNON.**

Et tantôt les Roquets, Que cela est bien vé-  
ritable ! tenez, je la surpris hier dans un cabi-  
net de verdure avec le petit Zephire.

**MOMUS.**

Une Levrette avec Zephire !

**JUNON.**

Achevez votre fable , Momus , achevez vo-  
tre fable , elle est jolie.

**MOMUS.**

Je comptois bien sur votre approbation. Et en-  
core plus sur votre interruption. Revenons à  
notre petite chienne.

Tantôt elle écouloit les chiens au grand colier.

Dij

44 MOMUS FARUETTE,  
Et tantôt les Roquets. La Levrette volage  
Recevoir chaque jour quelque nouvel hom-  
mage :

D'adorateurs elle avoit un millier,  
C'étoit comme une Loterie,  
Mais point de billets blancs, chacun avoit son  
lot,

A l'un une minauderie,  
A l'autre un coup de pate, enfin coquetterie  
Regaloit à leur tour le Dogue & le Ragot,  
Et cela sans mesquinerie.

Chacun d'eux se croioit l'amant le mieux traité,  
Car à présent dans l'amoureux empire,  
Tout pense en petit maître & d'un pareil délire  
Nul animal n'est excepté.

A sa toilette un soir, gracieuse & badine,  
Marquise en aboyant d'une façon poupine  
Vous enchantoit le cercle Chien,  
Dont son petit museau faisoit tout l'entretien;

J U N O N.

Que petit museau est là finement placé !

M O M U S.

Eh ! Madame ne m'interrompez plus, de  
grace. Renoncez au privilege de votre sexe  
pour une minute seulement, je sçai que c'est  
vous demander un grand sacrifice ; mais si vous  
voulez entendre ma fable....

J U N O N.

Je me tais. Recommencez au petit museau ;  
c'est le petit museau qui m'a égayée &c.,.

COMEDIE.  
MOMUS.

42

(Haut,) Peste du museau (Bas) qui ne sçau-  
roit se taire.

JUNON.

Allons, Momus, allons au dénouement.

MOMUS.

A sa toilette, un soir, gracieuse & badine,  
Marquise en aboyant d'une façon poupine  
Vous enchantoit le cercle chien

Dont son petit museau....

JUNON.

Dont son petit museau faisoit tout l'entre-  
tien !

MOMUS lui fait une mine & JUNON  
lui répond par une autre qu'elle ne dira plus  
rien.

Il entra par hazard, & tout à la franquette

Un Braque Philosophe, ainsi point langou-  
reux,

Sincere, peu friand des ragoûts amoureux

Et qui chez Lionnois n'alloit à la guinguette.

Je ne viens pas, dit-il, pour vous compter  
fleurette,

Marquise, en attirant ce cortege nombreux

Vous croyez donc jouir d'une gloire com-  
plette ?

Erreur : aprenez Folette,

Ce qui grossir votre Cour,

C'est l'espoir & non l'amour.

S'attacher près d'une Coquette,

Ce n'est pas aimer la beauté

C'est hait la difficulté.

JUNON *essoufflée*.

Est-ce-là tout ?

MOMUS.

Où, rentrez dans vos droits.

JUNON.

Oh ! que l'on reconnoît bien dans cette fable, ces petites minaudières qui s'imaginent devoir à leurs charmes seuls l'assiduité de mille Amans qui ne cherchent auprès d'elles que la commodité du commerce. Ces belles se trompent fort quand elles mettent sur le compte de leurs appas ce qui doit être sur celui de leurs complaisances. (*regardant Vénus*) Nous avons des Déeses levrettes.

VENUS.

Et des Dieux levriers, sur-tout pour fuir leurs femmes.

JUNON.

Je vous entens, je vous entens. Je sçai que vous me dérobez Jupiter ; mais je lui reprocherai tant sa honteuse inconstance que je l'en corrigerai. Quand je le tiens dans le particulier, je ne suis pas muette.

MOMUS.

Pour lui dans le tête à tête il n'a rien à vous dire.

JUNON.

Je le gronderai tant, je le gronderai tant que je le forcerai de me rendre sa tendresse, je ne comprends pas son éloignement pour moi, j'ai de la vertu, il ne l'ignore pas.

V E N U S.

Il n'a garde de l'ignorer, vous lui en parlez  
soir & matin.

M O M U S.

J'ai encore une fable nouvelle à vous dé-  
bitier.

J U N O N.

Débitez, Momus, débitez; j'aime vos vers  
à la folie.

M O M U S.

Cette fable-ci est intitulée *la Poule prude.*

V E N U S.

Ah! contentez-moi celle-là Momus. La Pou-  
le prude, contez-moi celle-là.

J U N O N.

Contez & foyez court, je prévoi de l'en-  
nui.

M O M U S *bas.*

C'est que vous prévoyez l'application.

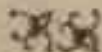
V E N U S.

Commencez, je ne vous interromperai pas  
moi.

M O M U S.

C'est que vous n'aimez pas les plaisirs in-  
terrompus: C'est s'y connoître. \* Voici ma  
Poule prude.

*\* Il fait un signe à Venus, & lui montre Junon.*



## FABLE VIII.

*La Poule prude.*

UNE Poule arrogante & prude,  
Devint femme d'un maître Cocq ;  
Qui pourtant n'exerçoit avec exactitude  
Sa charge de Mari. Le Drôle aimoit le troc,  
Dans le commerce de Citere,  
Bien sçavoit de l'amour marchander les dou-  
ceurs,  
Et changer de plaisir étoit sa seule affaire,  
Les femmes n'aiment pas de pareils Brocan-  
teurs.  
Souple par fois, souvent hautaine,  
La Poule sa moitié, sur un ton aigre-doux,  
Tant prône sa vertu, tant prêche son Epoux,  
Qu'enfin sa Rétorique est vaine ;  
Tant demande d'amour qu'elle obtient de la  
haine.  
Que lui répond le Cocq las d'être tant cheri ?  
Rien : il en use en honnête Mari,  
Il s'en va doucement chez de jeunes Poulettes  
Se prier à souper pour passer son chagrin ;  
Bien avant dans la nuit on pousse le festin ;  
On l'entremêle d'amourettes,  
Le Cocq se desennuie ; on le console, enfin  
La consolation dure jusqu'au matin.

VENUS

VENUS.

Le pauvre Cocq !

MOMUS.

Helas ! que de maris seroient suffoquez de tristesse dans leurs ménages sans le secours des beautez consolatrices.

VENUS.

Pour moi je ne puis supporter les Prudes adieu. (*En regardant Junon elle sort & Momus l'arreste*)

MOMUS.

Mais....

VENUS.

Mais je n'ai plus que quelques moments à songer au choix qu'on m'impose, souffrez que j'en profite.

MOMUS.

Belle Venus vous me boudes.

VENUS.

Non ; la Levrette vous pardonne. (*Venus sort.*)

MOMUS

La bonne chienne ! (*à Junon.*) & vous, ne me direz-vous rien de ma dernière fable ?

JUNON.

Je dis qu'il s'en faut bien qu'elle soit aussi jolie que celle de la Levrette ; si vous en faites souvent de cette tournure-là, je ne vous conseille pas de les faire imprimer.

MOMUS.

Oh ! non seulement je les ferai imprimer, mais je vous les dédierai.

JUNON s'enfuyant.

Misericorde.

MOMUS seul.

Voilà comme on reçoit à présent les Epîtres dédicatoires. .... (*Apres avoir Eglé.*) mais

E

70 MOMUS FABULISTE,  
qu'elle aimable enfant vient ici? C'est *Æglé*  
cette jeune Nymphé de la suite d'*Hebé*, que  
*Zéphire* suivoit par tout avant l'arrivée de *Venus*.  
Le charmant sujet à mettre en œuvre  
pour un *Fabuliste*! voici pour le coup du riant  
Et du neuf.



SCENE XV.

MOMUS, *ÆGLE*.

MOMUS.

**B**onjour, aimable petite Nymphé Quelle in-  
quiétude paroît dans vos yeux?

*ÆGLE*.

Vous sçavez bien que je ne vois plus *Zéphire*,

MOMUS.

(*A part.*) Quelle ingénuité! (*Haut*) oh!  
l'amour de *Zéphire* n'est pas sédentaire. C'est  
un petit inconstant toujours en l'air, qui ne  
fait que voltiger & qu'une belle amuse, mais  
qu'elle n'arrête pas.

*ÆGLE*.

Ma raison devoit me dire ce que vous me  
dites-là.

MOMUS.

Hom, la raison d'une personne de votre  
âge n'est pas causeuse. La raison ne parle or-  
dinairement contre les passions que quand  
elles se taisent, & ce n'est pas dans une beauté  
de dix ans qu'elles sçavent garder le silence.  
Tenez, charmante *Æglé*, la raison ressemble

COMEDIE.

51

à ces petits Bichons grogneurs, qui aboyent après les grands chiens. Si les grands chiens passent leur chemin, le Bichon jappe toujours, si les grands chiens se retournent, le Bichon s'enfuit.

ÆGLE.

Oh ! que la raison est un vilain Bichon !

MOMUS.

Oça, parlez-moi à cœur ouvert, votre Amant est donc infidelle ?

ÆGLE.

Helas ! il vole sans cesse sur les pas de Venus.

MOMUS.

Quand Zephire est volage il fait son métier, c'est le Dieu des Papillons & des petits Maîtres.

ÆGLE.

Oh ! le petit scelerat ! que je le haïs !

MOMUS.

Je m'accommoderois bien de cette haine-là, moi.

ÆGLE.

Vous n'êtes pas difficile en sentimens.

MOMUS.

Vous n'y êtes pas connoiseuse, vous.

ÆGLE.

Non, je ne comprends pas comment Zephire a pu m'abandonner.

MOMUS.

Que faisiez-vous pour le retenir ?

ÆGLE.

Je l'aimois avec une parfaite sincérité.

MOMUS.

Une parfaite sincérité ! quelle imperfection extraordinaire dans une jolie personne !

ÆGLE.

Je préférerois Zephire à tous les Rivaux, &

E ij

52 MOMUS FABULISTE;  
je lepié ferois aux yeux de tout le monde.

MOMUS.

Autre bévûe : il ne faut jamais préférer  
l'Amant aimé qu'à huis clos.

ÆGLE.

Dès qu'il m'eût dit qu'il m'aimoit, je lui ré-  
pondis aussi-tôt en soupirant que je l'aimois  
aussi.

MOMUS.

Vous êtes trop exacte à faire réponse.

ÆGLE.

Jamais je ne lui ai fait éprouver de mépris,  
ni même de colere. Je ne lui cachois rien  
de l'excès de ma tendresse, je le cherchois  
incessamment.

MOMUS *riant*.

Vous le cherchez incessamment, & vous  
vous étonnez de ce qu'il vous fuit?

ÆGLE.

Faut-il d'autre secret pour fixer un Amant  
que de lui donner son cœur sans réserve?

MOMUS.

Sans réserve, vous sçavez-là un beau secret;  
écoutez, trop naïve Æglé, un petit conte fait  
exprès pour les petites Nymphes qui donnent  
leur cœur sans réserve.

ÆGLE.

Ce petit conte-là m'apprendra-t-il à ramener  
Zéphire auprès de moi?

MOMUS.

Il vous apprendra davantage. Il vous mon-  
trera l'art de conserver dix ans une trentaine  
de cœurs sans déchet d'un soupir. Ecoutez. *La*  
*dragée*. C'est au nanan que cette fable-là. *La*  
*dragée*! je voi, ma belle enfant, que le titre  
m'attire déjà votre attention. Je commence.

COMÉDIE  
FABLE IX.

*La Dragée.*

**P**endant la Fête saturnale,  
Quand les jeux & les ris font taire la morale,  
Et chargent seulement Bachus de les mener,  
Un Philosophe gai, c'est là la bonne espèce;  
Quel fieu qu'un esprit sans grace & sans finesse  
Et qui ne peut que raisonner !  
Raisonneur qui sçait badiner  
Efface à mon avis les sept Sages de Grece,  
Un jour donc un sage badin, . . .

Je m'aperçois que les mots de Sage & de Raisonneur vous égarouchent.

ÆGLE.

Eh ! mais, vous intitulez votre fable *la Dragée*, & il me semble que vous ne la remplissez que de Philosophie. Cela n'est pas trop sucré.

MOMUS.

Pardonnez-moi ce petit écart-là ; les apologues ne font que de naître dans mon cerveau ; quand on commence une carrière qu'on ne connoît pas, il est permis d'y broncher ; on excuse dans l'Inventeur d'un Art ce que l'on condamne dans ses Successeurs. Je conviens que j'ai tort, mon aimable enfant, de vous servir de la métaphisique dans une fable, mais les *Fabulistes* qui viendront après moi ne feront point de ces sottises-là. Je retourne à mon Sage.

E ij

54 MOMUS FABULISTE,

Un jour donc un sage badin,  
Dans le marché d'Athene alla dès le matin,  
Présenter comme emblème un point de sa  
doctrine.

Notre Docteur folâtre une ligne à la main,  
Faisant au bout d'un fil sauter une Praline,  
Rassembla sur ses pas une troupe enfantine;  
Il leur crioit, Mignons, c'est pour vous ce bu-  
tin.

Enfans d'ouvrir la bouche, & l'Orateur malin  
De tourner le poignet : Praline fugitive,  
Echape aux aspirans & voltige dans l'air.  
Elle approche, elle fuit, passe comme un éclair  
Près des petits gosiers : la Cohorte attentive  
Ne la perd point de vue, & ne se laisse pas  
De gober, quoi ? du vent. Qu'esperance a d'ap-  
pas !

Mais voilà qu'un gourmand alerte  
Atrape le bonbon ; adieu tout le fracas ;  
On plante là mon Sage & sa Cour est deserte.  
Certaine Brune en rit,  
Et notre homme lui dit :

Dès que la Praline est grugée  
C'est ainsi que s'en vont les marmots triom-  
phans ;

Belles, les amours sont enfans,  
Ne leur lâchez pas la dragée.

Hem. M'entendez-vous, charmante petite  
Nymphé ?

COMEDIE

ÆGLE.

Je erois que vous voulez dire qu'il n'est pas sage de montrer à un Amant tout ce que l'on ressent pour lui, & que le vrai moyen de l'attirer est de le sçavoir fuir à propos.

MOMUS.

Quelle pénétration ! il n'y a plus d'enfance : ma foi, je me retracte, les idées Philosophiques ne sont pas déplacées dans les apologues, & je conseille à mes Successeurs d'en farcir leurs ouvrages. Hélas ! les genies heureux sont si rares que la postérité ne fournira peut-être pas un seul *Fabuliste* qui ait assez de naturel pour être Métaphysicien.

ÆGLE.

Je vous promets que je profiterai de votre fable.

MOMUS.

Vous êtes la première qui m'ait fait cette promesse-là.

ÆGLE.

Assûrément je me corrigerai.

MOMUS.

Ce que c'est que d'être enfant, on s'imagine pouvoir se corriger !

ÆGLE.

Oùï, oùï. Je me corrigerai. Je me garderai bien de donner des dragées à mes Amans.

MOMUS.

Bon cela.

ÆGLE.

Ils n'auront que du chicotin.

MOMUS.

Encore mieux.

ÆGLE.

Adieu, Momus, je vais un peu voir ce que fait Zephire.

B iij

MOMUS FABULISTE.  
MOMUS.

Quel retour ! voilà une jeune enfant bien  
corrigée.

ÆGLE.

Ne vous mettez pas en peine. Je ne suivrai  
Zephire qu'en le fuyant, & je le verrai sans le  
regarder.

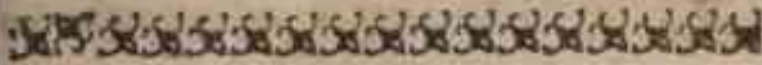
MOMUS.

Oh ! pour le coup vous sçavez votre leçon.

ÆGLE.

Fiez-vous à moi, je n'oublierai pas votre  
Docteur à la Praline.





## SCENE XVI.

MOMUS, MERCURE.

MOMUS *à part.*

Où va Mercure ? Venus l'auroit-elle  
choisi pour son Epoux ? il a l'air bien  
content.

MERCURE.

Ah ! je vous trouve heureusement Monsieur  
le *Fabuliste*. On a rendu compte à Jupiter de  
vos gentilleses.

MOMUS *allarmé.*

Quoi ?

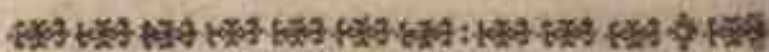
MERCURE.

Le voici qui vient pour vous en remercier.

MOMUS *à part.*

Cette Ambassade-ci ne vaut rien.





## SCENE XVII.

MOMUS, MERCURE, JUPITER.

MERCURE.

**M**aitre des Dieux, voilà Momus qui vient  
vous reciter ses Poësies nouvelles.

JUPITER *ai grement.*

Je vais lui parler, je va is lui parler.

MOMUS.

Vous êtes peut-être en affaire serieuse avec  
Mercure. Je reviendrai dans deux ou trois  
heures.

JUPITER.

Restes-là ; ou . . .

MOMUS.

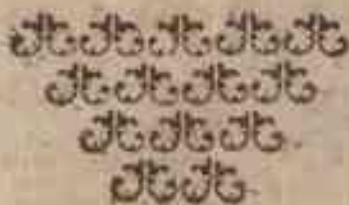
J'attendrai tant qu'il vous plaira.

JUPITER *à Mercure.*

Mercure, l'heure fatale prescrite à Venus  
vient de sonner, avertissez tous les Dieux de  
se trouver ici.

MOMUS *à part.*

Je croi que Jupiter m'a oublié. Déména-  
geons.



## SCENE XVIII.

JUPITER, MOMUS.

JUPITER.

**H** Olà, Vous vous impatientez donc, agréable Momus ?

MOMUS *doucement.*

Moi m'impatienter auprès du grand Jupiter :

JUPITER.

Quelle douceur d'esprit ! Je ne m'étonne plus si j'ai tant à me louer de votre obéissance ! on dit que depuis que je vous ai défendu de médire, vous n'avez pas cessé un instant de le faire.

MOMUS.

Quelle horrible calomnie ! vous pouvez demander de mes nouvelles à tous les Dieux & Déeses que j'ai vus.

JUPITER.

Et ce sont eux-mêmes qui sont vos accusateurs.

MOMUS.

Oh ! les ingrats ! je n'ai pas glissé un seul moment sur leur personne & sur leur conduite. Je ne leur ai recité que des fables qu'ils ont eu la politesse de s'expliquer les uns aux autres.

JUPITER.

Vous avez composé des fables ? on ne m'avoit pas bien détaillé cela,

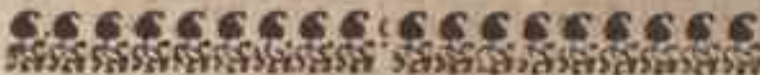
MOMUS.

C'est la coutume des faiseurs de rapports, ils ne détaillent que ce qui noircit & suppriment ce qui justifie.

Hom, il vous sera échappé quelque raillerie?

MOMUS

Je n'en ai point débité sans envelopes, pour-  
quoi les déplieroit-on?



## SCENE XIX.

JUPITER, MOMUS, MERCURE.

MERCURE.

Toute la Cour celeste seroit déjà arrivée  
sans l'accident qui a surpris l'auguste Ju-  
non; elle vient de se jeter sur son lit, les fa-  
bles de Momus lui ont causé des vapeurs qui  
lui ôtent la parole.

JUPITER *bas.*

Que ces vapeurs là viennent à propos! Junon  
auroit fait ici du vacarme.

MOMUS *bas.*

Les vapeurs de Junon sollicitent mon am-  
nistie auprès de Jupiter.

JUPITER *haut à Mercure.*

Est-il bien vrai? Junon a des vapeurs qui  
l'empêchent de parler?

MERCURE *montrant Momus.*

Oùi. Elle doit cela à Monsieur le *Fabuliste.*

MOMUS *à Jupiter.*

Vous voyez l'utilité des fables.

JUPITER,

Paix; ne parlons plus de cela; je te pardon-  
ne à cause de l'invention.

COMEDIE.  
MOMUS *bas.*

51

Et des vapeurs.

JUPITER.

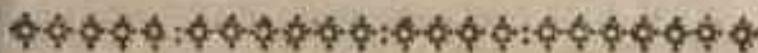
Prends soins de déguiser toujours la satire. »

MOMUS.

N'est-il pas vrai, que la vérité n'est jolie  
que sous le masque ? »

MERCURE.

Venus avance suivie des Dieux. . . »



S C E N E   X X .

JUPITER, VENUS, NEPTUNE,  
MARS, APOLLON, PLUTUS,  
MERCURE, VULCAIN, MOMUS,  
ÆGLE.

JUPITER.

**D**ieux & Déeses, vous devez obéir comme  
moi à l'oracle que le Destin a pronon-  
cé aujourd'hui. Il veut, & cela sous des peines  
très-sévères, si on élude son ordonnance, que  
Venus choisisse elle-même présentement un  
Epoux & une habitation. Elle est libre de re-  
tourner chez Neptune, ou d'orner l'Olimpe de  
ses charmes.

VENUS *regardant gracieusement Jupiter.*

Le Destin me fait trop d'honneur de me dé-  
ferer un pareil choix. Il n'est pas aisé de se dé-  
terminer entre tant de Dieux d'un mérite dis-  
tingué.

MOMUS *à part.*

Le plaisant spectacle qu'une coquette forcée  
d'opter publiquement !

22 MOMUS FABULISTE,  
VENUS *regardant tous les Dieux en miraudant.*

Allons, obéissons au Destin.

NEPTUNE.

Souvenez-vous que je suis votre Tuteur,

MOMUS *à part.*

Il lui rappelle ce qu'il falloit lui faire oublier.

PLUTUS *à Venus.*

Songez à mon opulence, & que vous avez  
reçu tous les bijoux que je vous ai envoyé.

APOLLON *à Venus.*

Vous avez aussi reçu toutes mes Epîtres en  
vers marotiques.

MOMUS *à part.*

Cette seconde recette ne vaut pas la pre-  
miere.

MERCURE *bas à Venus.*

Ne m'oubliez pas.

VENUS *regardant Mars.*

Mars est bien tranquille; ne m'aime-t-il plus  
Je l'épouserois pour le punir, si je le croyois  
inconstant.

MARS *vivement.*

Ah! je suis fidele.

MOMUS *regardant malicieusement Jupiter.*

Il y a ici des prétendans qui ne parlent pas  
de leurs prétentions, quoi qu'ils s'en souvien-  
nent fort bien, mais le jugement arrête la me-  
moire & l'imagination..... Voulez-vous  
entendre une fable bien naturelle sur ce su-  
jet-là?

» *Don Jugement, Dame Memoire*

» *Et Demoiselle Imagination...*

JUPITER.

Alte-là, Demoiselle Imagination est une  
folle qui va vous égarer. Allons, aimable Ve-  
nus, ne balancez pas davantage, choisissez un  
mari & une demeure.

COMEDIE,  
VENUS.

63

Allons. (*Bas.*) Si je choisis un Epoux aimable, tous les Rivaux perdront l'esperance, & moi je perdrai leur hommage. Cette réflexion me détermine. (*Haut.*) Allons, je donne la préférence à celui de tous mes Amans qui s'est montré le plus discret.

VULCAIN.

C'est moi, c'est moi qui suis le plus discret, car je ne me suis pas vanté de la protection de Jupiter....

JUPITER.

(*Bas.*) Euh, le benais! (*Haut.*) laissez parler la Déesse.

VENUS.

Oùli, c'est Vulcain que je choisis pour mon mari, & je prie Jupiter de me permettre de rester dans le Ciel.

MOMUS.

Il aura bien de la peine à vous accorder cette permission-là.

JUPITER à Momus.

Monsieur le *Fabuliste*, ne nous broillons pas ensemble. (*A Venus.*) Aimable Venus, j'approuve vos deux choix.

APOLLON.

On ne dira pas que la Mere de l'Amour ait suivi en se mariant le conseil de son fils.

MOMUS.

Eh! quoi, Apollon, vous êtes fâché de ce qu'on vous préfère Vulcain? C'est que vous ne sçavez pas la distinction galante du *désirant* & du *jouissant*, &

*Le désirant ne voit que la tête & le corps...*

MARS.

La tête & le corps! parbleu, cela est bien honnête!

MOMUS FABULISTE,  
NEPTUNE à Vulcain.

Seigneur Vulcain vous serez le Fondateur  
d'une société bien nombreuse.

MERCURE à Vulcain.

Vous verrez souvent Mercure chez vous.

MARS.

Quant à moi j'y passerai mes quartiers d'hiver.

VULCAIN à Mars & Mercure.

Vous serez les bienvenus. Au moins Seigneur Jupiter, vous m'avez promis que vous feriez les frais de ma nœce.

MOMUS à Vulcain.

Allez, soyez sûr qu'il n'épargnera rien à votre nœce. C'est un Dieu à y prendre tout sur son compte, & à ne vous y laisser rien à faire.

JUPITER.

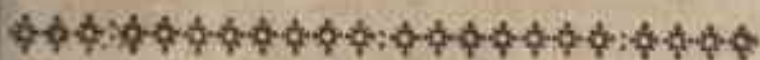
Que tout l'Olimpe se réjouisse du choix de Venus.

MOMUS.

Effectivement, il y a là de quoi se réjouir.



SCENE



## SCENE DERNIERE.

Les Dieux & Déeses forment un divertissement  
pour célébrer le Mariage de Vulcain & de  
Venus.

MARS.

**P** Arbleu, Momus, puisqu'Apollon n'y a  
pas pourvu, brusquons à nous deux l'épi-  
calame du bon Vulcain.

MOMUS.

Tope.

A DEUX.

L'himen triomphic sanc l'amour,

Ah! qu'il fera souvent ce qu'il fait en ce jour.

MOMUS.

Bien souvent l'himen outrage

Et l'amour & ses Sujets.

Il dérobe le partage

Des cœurs tendres & discrets,

Mais l'Amour s'en dédommage

Par mille larcins secrets.

MARS.

Tendres cœurs, ce Dieu barbare

Se plaît à vous défunir;

Mais l'Amour plus fin répare

Ce qu'il n'a pû prévenir,

Amans que l'himen sépare,

Vous sçavez bien l'en punir.

F

Chantons Vulcain , chantons sa gloire ;

MOMUS.

Il épouse Venus,

MARS.

Que notre sort est doux !

MOMUS.

Les plus aimables Dieux lui cèdent la victoire ;

MARS.

Lui seul a des Rivaux qui ne sont point jaloux ;

MOMUS & MARS.

Chantons Vulcain ; chantons sa gloire ;

Il deviendra dans l'histoire

Le modele des Epoux.



*A la fin du divertissement Momus avance & propose aux Dieux de composer des fables à son exemple.*

MOMUS.

Allons Dieux & Déeses pour n'avoir rien à me reprocher, composez tous une fable sur un Vaudeville que je vais chanter. Nous autres Dieux nous savons tout faire & à l'improvisu encore ; c'est où nous brillons.

VULCAIN.

Quoi ; Vulcain deviendrait *Fabuliste* ?

MOMUS.

20 Eh ! pourquoi non ? il faut que tout le monde  
de s'en mêle. Nous prions cependant la com-  
pagnie de ne point siffler nos fables qu'elles  
ne soient imprimées.

VAUDEVILLE *en Fables.*

## MOMUS.

UN vieux Bichon voulant devenir pere,  
Trouva parti malgré son poil crasseux :  
Dix jours après sa Bichone fût mere,  
Et lui donna trois Braques vigoureux,  
Mari barbon, ma fable est-elle obscure !

Lure lure, lure,

Quelque Cadet l'expliquera,

Lare larela la.

## VENUS.

Rien n'est si beau qu'un cœur tendre & fidele ;  
L'oiseau Phénix fût copié d'après.  
Il n'en est qu'un ; c'est un rare modèle,  
Il n'en est qu'un que l'on ne voit jamais.  
Cœurs Papillons, ma fable est-elle obscure ?

Lure lure,

Votre belle l'expliquera,

Lare larela.

## VULCAIN.

Un gros Baudet, moyennant grosse usure ;  
Prêtoit du foin à de jeunes chevaux.  
A l'écheance il fit sa procédure,  
Et ne tira rentes ni capitaux.  
Agioteurs, ma fable est-elle obscure ?

Lure lure,

Quelque Gascon l'expliquera,

Lare larela.

F. j.

Une Souris très-jeune & sans finesse,  
Fût au Conseil sur certain petit Char,  
Instruite alors à fuir avec adresse,  
Pour la Souris le Minet prit un Rat.

Momus, j'ai vu Zéphire & je vous jure ;

Lure lure.

La Dragée opère déjà.

Lare larela.

## MARS.

Un Epervier, jeune pensionnaire,  
Chez un Corbeau prenoit un si bon pied ;  
Que le Corbeau, mari sexagénaire,  
De sa moitié n'avoit que la moitié.  
Noir Procureur, ma fable est-elle obscure ?

Lure lure.

Votre Clerc vous l'expliquera.

Lare larela.

*Une Nimphe de la suite d'Hebé.*

Un sot Oïson, entêté de Musique,  
D'une Fauvette étoit le Pourvoyeur ;  
Il se croioit chez elle Acteur unique,  
Et cependant il n'y chantoit qu'en Choeur.  
Quoi qu'en chanson ma fable est-elle obscure ?

Lure lure.

Le chant n'obscurcit point cela.

Lare larela.

2. *Nymphe d'Hebé.*

Un Chat fripon , quoi qu'en bonne cuisine ,  
Va dérober dans les plats du voisin ;  
Morceau de lard qu'il croque à la fourdine ,  
Le pique plus que le rost le plus fin ,  
Mari coquet , ma fable est-elle obscure ?

Lure lure.

Votre femme l'expliquera.

Lare larela.

MOMUS *aux Spectateurs.*

Un Moineau franc , chantoit dans un bocage ;  
Pour auditeurs il avoit des Sereins ,  
Oiseaux choisis , Connoisseurs en ramage ;  
Leura-t-il plu ? Moineau pour toi je crains.  
Adieu , Messieurs , ma fable est-elle obscure ?

Lure lure.

Le Parterre l'expliquera.

Lare larela.

F I N.

---

## APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Manuscrit intitulé, *Momus Fabuliste, ou les Nôtes de Vulcain, Comédie*, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris ce 25. Octobre 1719.

CHATEAUBRUN.

---

## PRIVILEGE DU ROI.

**L**OUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & à tous autres nos Officiers & Justiciers, qu'il appartiendra, S A L U T. Notre cher & bien amé Pierre Simon, Imprimeur de notre bonne Ville de Paris, Nous a très-humblement fait remontrer, qu'il désireroit faire imprimer une Comédie qui a pour Titre : *Momus Fabuliste, ou les Nôtes de Vulcain*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission sur ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & accordé, permettons & accordons par ces Presentes, de faire imprimer, vendre & débiter, par tout notre Royaume, Pais, Terres & Seigneuries de notre obéissance, le susdit livre en un ou plusieurs Volumes, Marges, Caracteres

& autant de fois que bon lui semblera, pendant le temps & espace de trois années entieres & consécutives, à commencer du jour & date desdites Presentes, durant lequel temps Nous faisons très-expresses inhibitions & défenses à tous Libraires, Imprimeurs, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'imprimer ou faire imprimer le susdit Livre, sous prétexte de permission, changement de Titre, correction ou augmentation, ni d'en extraire aucune chose, pour joindre à d'autre Livres, ni d'en copier les Planches & Gravures, en nulle façon que ce soit, ni sous quelque prétexte que ce puisse être, même d'en vendre des Exemplaires contrefaits ou d'impression étrangere, sans la permission expresse, ou par écrit dudit Exposant, ou de ses ayans cause, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers au Dénoncateur, & l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que l'impression en sera faite en notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & en beaux caracteres, conformément aux Réglemens pour la Librairie, & qu'avant d'exposer en vente ledit Livre, il en sera mis deux Exemplaires en notre Bibliothèque, un en celle de notre Cabinet des Livres de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur de Voyer de Paulmy, Marquis d'Argenson, Grand-Croix, Chancelier, Garde des Sceaux de notre Ordre Militaire de Saint Louis; Et que ces Presentes seront registrées es Registres de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris,

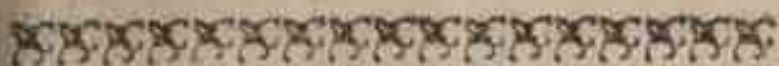
dans trois mois, le tout à peine de nullité des  
Présentes, & du contenu desquelles vous man-  
dons & enjoignons, faire jouir & user ledit  
Exposant & les Ayans cause pleinement & pai-  
siblement, & faisant cesser tous troubles &  
empêchemens contraires; Voulons qu'en met-  
tant au commencement ou à la fin de chaque  
Livre, Copie des Présentes, elles soient tenues  
pour dûment signifiées; & qu'aux Copies col-  
lacionnées par l'un de nos amez & feaux Con-  
seillers-Secretaire, foi y soit ajoustée comme  
à l'Original: Commandons au premier no-  
tre Huissier ou Sergent faire pour l'exécution  
des Présentes, tous Exploits, Significations,  
Saisies, & autres Actes de Justice requis &  
nécessaires, sans demander autre permission  
CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris  
le vingt-septième jour d'Octobre, l'an de gra-  
ce mil sept cens dix-neuf, & de notre Regne  
le cinquième. Par le Roi, en son Conseil.

Signé, O G I E R.

*Registré sur le Registre IV. de la Communau-  
té des Libraires & Imprimeurs de Paris, page  
531. n. 569. conformément aux Reglemens, &  
notamment à l'Arrêt du Conseil du 13. Aout 1703.  
A Paris le 13. Novembre 1719.*

Signé, DELAUDNE, Syndic.

Ledit Simon a cédé ledit Privilege à la  
Veuve Ribon, suivant l'accord fait entre eux,



*REPONSE A LA LETTRE  
Critique inserée dans le Mercure  
du mois de Janvier dernier.*

**J'**Ai lû avec plaisir la Lettre critique sur Momus Fabuliste adressée à l'Auteur du Mercure. Cette Lettre est écrite par un Anonime qui se dit Provincial ; c'est le déguisement qu'il emprunte pour se voiler à nos yeux , & pour débiter ses gentilleses ; je ne pense pas qu'on s'empresse fort à reconnoître ce beau masque là ; quant à moi, je ne serai pas assez simple pour analyser scrupuleusement ses remarques enjouées. Je ne me sens pas assez fort pour Luter contre un plaisant aussi fin, & qui possède un badinage si élégant. C'est au public à se justifier de s'être diverti aux représentations, & à la lecture de Momus Fabuliste ; l'Anonime très-digne de l'être, prétend que mon ouvrage a infiniment perdu en se montrant sur le papier ; la seconde Edition que l'on en donne aujourd'hui, & qui fuit de si près la première quoique considérablement augmentée par un Imprimeur qui a jugé à propos de la

*Réponse à la Lettre Critique.*

contrefaire, ne prouve pas cela bien exactement. Je ne profiterai pas du vaste champ que m'ouvre l'Anonime pour étaler des lieux communs de Poétique; je lui cede cette ennuyeuse carrière; les curieuses observations se réduisent à deux points; il attaque la conduite de Momus Fabuliste, & prétend que ce n'est pas une Comedie, parce que Jupiter n'explique pas assez distinctement à son gré par quelle raison il veut faire épouser Venus à Vulcain; on voit par là que l'Anonime aime les idées claires. J'aurois beau lui alléguer que la petite Piece qu'il fronde avec tant de courage est dans le goût d'*Esopé à la Cour*, d'*Esopé à la Ville*, des *facheux* & de quelques autres Comedies composées de Scenes détachées qui ne demandent qu'un nœud très-simple, il recommenceroit toujours qu'il veut une intrigue, & que Jupiter fasse des *arrangemens* plus solides & plus connus pour soutenir les desseins qu'il a sur les charmes de Venus: les bons mots lui viennent en foule sur le peu d'*arrangement* de Jupiter; il appelle agréablement le maître des Dieux, tantôt *Daduis*, & tantôt *Jocriffe* (car mon vif critique a de la variété dans son enjouement,)

*Réponse à la Lettre Critique.*

Le Docteur nouveau du Parnasse ne prêche que l'intrigue aux Auteurs Comiques, & il est difficile d'obéir à ses préceptes ; car comment imaginer ces changemens de noms, ces travestissemens de sexe, ces déguisemens de valets, & toutes ces merveilleuses situations qui font le prix d'une infinité de Comedies modernes. A l'égard de la critique que fait *l'inconnu*, de mon stile & de mes fables, je crois pouvoir recuser sur le chapitre de la plaisanterie & du naïf un homme qui offre de se rendre l'Apologiste du *Phanomenon potager* & du *Greffier solaire*. Mon enjouée critique n'est sensible qu'à des agrémens façonnez avec art, que sûrement cette bête \* de la Fontaine, qui ne suivoit que la nature, n'auroit jamais trouvez. Il faut pourtant convenir que cet agréable inconnu a de la naïveté dans l'esprit, quoiqu'il ne la connoisse pas dans le stile. Est-il rien de plus ingénu que sa maniere d'expliquer la cause du succès de ma petite Comedie ; on étoit, dit-il, dans le goût des Fables ; les nouvelles Fables qui venoient de paroître avoient reveillé sur ce

\* M. de L. M. cite dans la Préface de ses Fables un homme d'esprit, & lui fait dire que la Fontaine ne le cédoit à Phedre que par bêtise.

Réponse à la Lettre Critique.

genre de Poésie l'attention du public ; on annonce sur cela Momus Fabuliste ; voilà ce qui s'appelle une situation ; sur l'étiquette seule on y court , on y croit trouver le Phénomène potager , le Greffier solaire , &c. On avoit donc censuré ces expressions avant que ma Piece parut ? Je ne suis donc que l'Echo du public ? il n'a goûté les plaisanteries de Momus , que parce que Momus les répétoit après lui. Il faut avouer que l'Auteur des Fables nouvelles a dans mon critique un défenseur bien adroit ! on ne peut trop admirer le tour fin qu'il donne à sa cause ! qui ne sera charmé surtout de l'*et cetera* qu'il place après le Greffier solaire , pour n'être pas obligé d'imprimer la longue liste de tout le *nonf* des Fables nouvelles que le Public s'attendoit de retrouver dans Momus Fabuliste. Si mon subtil critique vous développoit son *et cetera* , vous y verriez les songes proneurs de baux emphiteotiques , le tableau plaisamment formidable , les inquiétudes du Cadet Ciron , la Fée en habit gris ; les Grillons qui ont étudié en droit , le Senat Planétaire , Nosseigneurs les Castors tenans le Canada. Je suis forcé de remettre ici l'*et cetera* , que l'Anonyme avoit placé plus haut , & de ne pas

*Réponse à la Lettre Critique.*

achever le dénombrement de toutes les expressions neuves, dont la citation seule, selon lui, a fait tout le succès de Momus Fabuliste. *Mais si dans un an, ajoute ce Critique Devin, que le goût des Fables sera apparemment suranné, on redonne Momus Fabuliste; je suis persuadé que le même public qui l'a couru cet Hiver le siffleroit l'Hiver prochain.* C'est ici que l'Inconnu si généreux ne sera pas accusé de prévention pour ses amis, il convient que dans un an on ne lira plus les Fables nouvelles. Quant à la Prophétie qu'il fait sur mon compte, je ne sçai si elle doit trop m'intimider, & si c'est pour me rassurer que tout le monde me dit que le Critique de Momus Fabuliste n'est pas un grand Prophète; je répondrai plus positivement au reproche qu'il me fait d'avoir mis *un honnête homme* sur le Théâtre. Cette accusation-ci me feroit croire que l'Anonyme épistolaire est véritablement Provincial, & ne sçait pas le détail de Paris. Bien loin que M. de L. M. y ait été joué personnellement sur le Théâtre, on n'y a pas même débité les plaisanteries qui ne rouloient que sur quelques expressions de son stile: personne ne sçait mieux que l'Auteur

*Réponse à la Lettre Critique.*

des Fables nouvelles tout ce qui s'est  
passé à l'occasion de Momus Fabuliste;  
mais pour satisfaire la délicatesse de  
l'Anonyme conscientieux, qui prétend  
que la probité d'un Auteur doit le met-  
tre à couvert de la critique théâtrale,  
on a marqué avec des doubles virgules  
dans cette Edition toutes ces phrases  
qu'il regarde comme des insultes faites  
à la probité de M. de L. M. phrases que  
les Acteurs n'ont point recitées sur le  
Théâtre. Au reste je ne crois pas M. de  
L. M. capable de se facher des bagatel-  
les qui indignent si fort ses Partisans, au-  
trement il tomberoit dans un défaut que  
mon censeur relève bien finement dans  
Momus Fabuliste, lorsqu'il plaisante  
agréablement le *Dadaïs*\* de Jupiter, de  
ce qu'après avoir enduré cent railleries  
mordantes de Momus, sans marquer  
la moindre alteration, un mot moins pi-  
quant que tout ce qu'il a dissimulé, lui  
inspire une tardive colere. Si M. de  
L. M. après n'avoir répondu qu'avec  
politesse & modération aux sçavantes  
& judicieuses critiques de Madame Da-  
cier s'alloit scandaliser de deux ou trois  
Epigrammes en prose, n'imiteroit-il pas  
mon Jupiter? qu'on ne m'allegue pas

\* *Epitete de l'Anaxime.*

*Réponse à la Lettre Critique.*

ici un article de la succinte civilité du Parnasse qui ne permet de critiquer que les Auteurs morts ; il me semble qu'il est plus à propos de critiquer les Auteurs vivans qui peuvent se corriger. De certaines gens rient quand on traite la modestie de la Fontaine de bêtise, parce qu'il est mort ; & les mêmes gens condamneroient très sévèrement un lecteur sincère qui examinant des Ouvrages qu'ils ont vû naître, n'y trouveroit que de l'esprit. Si ce Lecteur leur disoit bonnement, il me semble que cette Ode que vous admirez n'est que de la Morale Rimée, & qu'il y manque de l'enthousiasme ; je croi que cet Opéra qui vous ravit n'est qu'un tissu de Madrigaux ingénieux, & qu'il y manque du sentiment ; cette Fable que vous prénez n'est qu'un morceau de l'art desavoué par la nature ; pourquoi votre Fabuliste veut-il badiner, ce n'est pas la sa vocation ? nos admirateurs repliqueroient à tout ceci qu'on n'insulte point un honnête-homme. Qui ne seroit pas édifié d'une réponse si Chrétienne ? quant à moi, je leur déclare qu'ils ont raison de respecter la probité, & que je prétens la reverer aussi ; mais je ne la croi point du tout lésée de ce qui choque l'amour propre d'un Auteur : ces Mes-

*Réponse à la Lettre Critique.*

seurs qui me taxent de n'avoir pas eû pour elle les égards qu'elle merite devroient s'appliquer à la mieux connoître & à distinguer ses droits, eux qui font tous les jours tant d'analises inutiles ; tout ce que je leur demande est de me laisser ma probité à moi, qui seroit fort legere si je prétendois alterer celle d'autrui. A l'égard de mes Vers & de ma Prose je les leur abandonne entiere-ment ; je leur permets de bailler en lisant Momus Fabuliste, & de trouver de la fadeur dans mes plaisanteries, pourvû qu'ils n'y trouvent point de noirceur. Mais je crains fort qu'on ne me reproche ici le défaut de clarté que quelques Lecteurs imputent à ma Préface ; ils l'ont trouvée obscure, parce qu'elle roule sur des sujets obscurs. Me voici retombé dans le même inconvenient ; je suis sûr qu'il est mille personnes de bon sens qui n'ont point vû le Mercure du mois de Janvier dernier, où est placée avec justice la Lettre critique sur Momus *Fabuliste* ; ainsi je cours un grand risque de n'être pas entendu : pour entendre une réponse il faut en sçavoir le sujet, & c'est mon malheureux destin d'être toujours critique par des Auteurs qui ne sont point lés.



